

Etudes Régionales.-

Le Comté
 d'Abitibi
 Le Comté
 d'Abitibi
 Le Comté
 d'Abitibi
 Le Comté
 d'Abitibi

Le Comté
 d'ABITIBI

Le Comté d'Abitibi
 Le Comté d'Abitibi
 Le Comté d'Abitibi
 Le Comté d'Abitibi

BIBLIOTHÈQUE
 MAI 29 1946
 965

Thèse présentée à la licence en
 Sciences Commerciales de l'École
 des Hautes Etudes Commerciales
 de Montréal par

Etienne Laganière.



BIBLIOTHÈQUE

Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Mise en garde

La bibliothèque du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue et de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue a obtenu l'autorisation de l'auteur de ce document afin de diffuser, dans un but non lucratif, une copie de son œuvre dans Depositum, site d'archives numériques, gratuit et accessible à tous.

L'auteur conserve néanmoins ses droits de propriété intellectuelle, dont son droit d'auteur, sur cette œuvre. Il est donc interdit de reproduire ou de publier en totalité ou en partie ce document sans l'autorisation de l'auteur.

98

P L A N .

	Page
I Le Milieu physique	
1- Géologie	6
2- Sol	8
3- Hydrographie	12
4- Climat	20
5- Végétation	24
6- Faune	25
I I Le Milieu humain	
1- Colonisation agricole	27
2- Colonisation minière	46
I I I La Mise en Valeur	
1- Exploitation agricole	52
2- Exploitation forestière	69
3- Exploitation minière	75
4- Voies de communication	89
I V Conclusion	93

L'ABITIBI

Le Milieu Physique et Humain de l'Abitibi.

Le Milieu Physique.

Le mot Abitibi en langue sauvage signifie: "eaux mi-toyennes". Il désignait autrefois le pays d'une tribu algonquienne qui vivait sur les bords d'un grand lac situé au nord-ouest de la province de Québec. "Ces sauvages, dont les ancêtres venaient probablement de l'Asie, en passant par le détroit de Behring", (1) avaient fait de ce lac qu'ils nommaient Abitibi, leur pays de chasse et leur habitat favori. Ce lac donna, plus tard, son nom à toute la région.

Les premiers missionnaires qui desservaient cette contrée écrivaient invariablement ce mot avec quatre b: Abbitibbi. C'est ce que nous voyons dans les "Missions du diocèse de Québec" revue publiée de 1639 à 1674. La Commission de géographie en retranche deux. Il est à remarquer que sur la carte publiée par l'historien Charlevoix, le mot Abitibi est orthographié tel que nous le faisons aujourd'hui.

Le nom du lac Abitibi, nous dit le Père Lacombe, vient de sa position, à la hauteur des terres. Il est situé entre la

(1) P. 13. L'Abitibi d'aujourd'hui, d'hier et d'autrefois par Pierre Trudel.

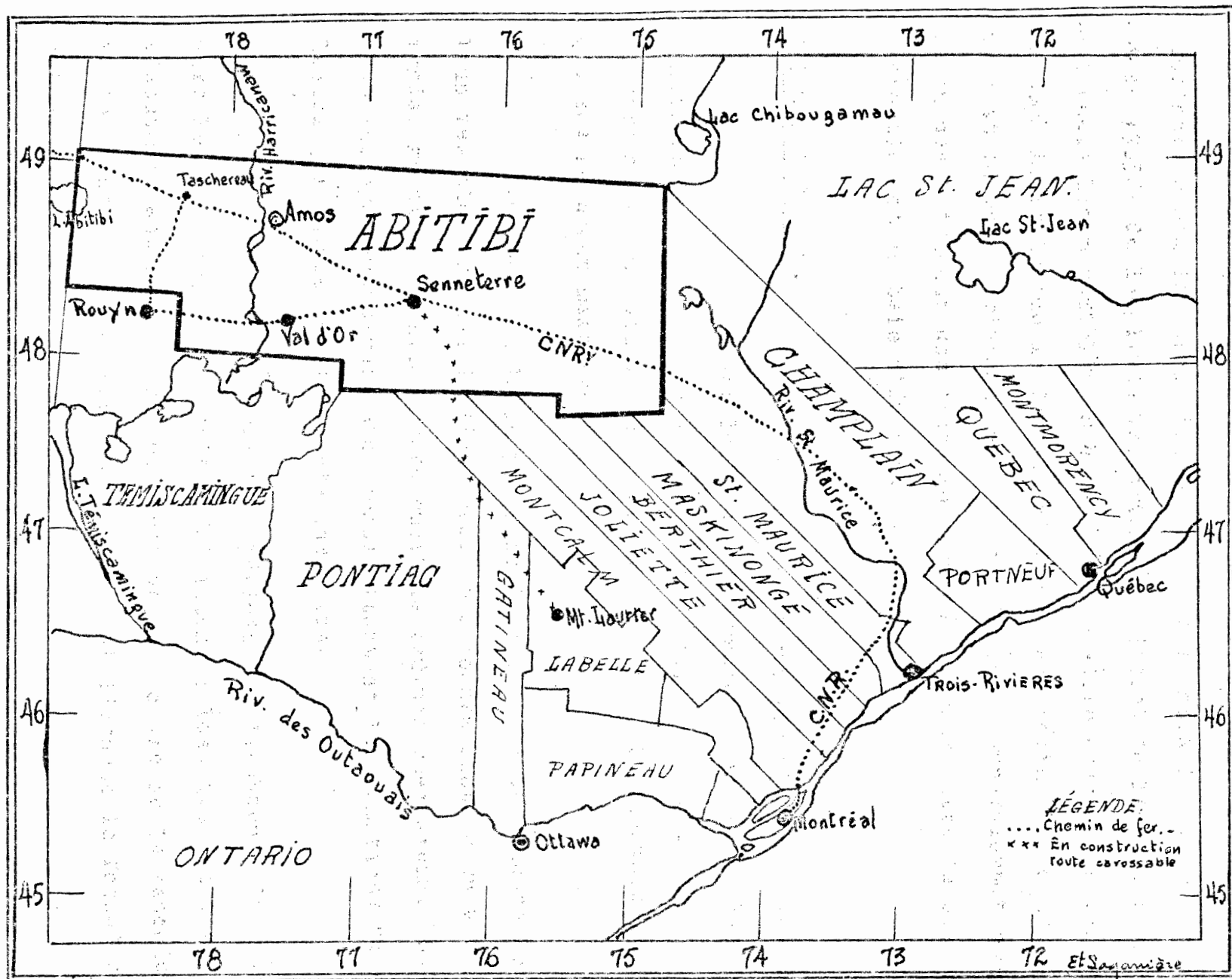
100

baie d'Hudson et le Saint-Laurent; d'où la traduction du mot Abitibi, par "eaux mitoyennes", ou, "eaux à mi-distance". Aujourd'hui le mot Abitibi sert à désigner un vaste comté traversé dans toute sa longueur par l'une des plus importantes voies ferrées du monde entier.

Avant même que cette grande artère transcontinentale, abrégant les distances entre la côte du Pacifique et les ports du Saint-Laurent et de l'Atlantique, fut complétée et ouverte au trafic international, le gouvernement de la province de Québec avait déjà su se tailler un nouveau domaine productif dans une région qui jusque-là n'était qu'un vaste pays inconnu et presque mystérieux.

Le comté d'Abitibi n'est donc plus le simple bassin de la rivière et du grand lac de ce nom, mais un immense plateau de 76,725 milles carrés, (1) borné au sud par les comtés de Lévesque, Pontiac, Montcalm, Joliette, Berthier, Maskinongé et Saint-Maurice; à l'est par le comté de Champlain; au nord par les territoires du nord-ouest; l'ouest de ce comté se limite à la frontière interprovinciale.

(1) Le plus grand comté est celui du Saguenay, avec une superficie de 315,176 milles carrés. Le troisième comté est celui du lac Saint-Jean qui a une superficie de moins de 1/3 du comté d'Abitibi.



LOCALISATION DU COMPTÉ D'ABITIBI.

101

Cet immense comté, le deuxième en étendue de la Province, prend la forme d'un rectangle sis entre le 70° 30' et le 79° 30' de longitude Greenwich, et s'étend de l'est à l'ouest entre les parallèles 48 et 49, c'est-à-dire exactement sur la même latitude que la fertile région de Matapédia, de Bonaventure et de Gaspé; plateau dont les ondulations, généralement peu accentuées, traçent une ligne de partage des eaux entre le bassin laurentien et la baie d'Hudson.

G E O L O G I E .

L'Abitibi est une vaste pénéplaine contenue dans le Bouclier canadien. Son bas relief constitue son trait le plus caractéristique, et sa position entre le versant de la Baie d'Hudson et le versant de l'Outaouais explique ses nombreux maréages.

Le sous-sol de ce pays, de formation précambrienne, est l'un des plus anciens de l'univers. Les roches sont de nature ignée, granitique, mais généralement de texture gnéissique. D'autant des âges primaires, ces roches attestent les commotions violentes qui ont secoué la croûte terrestre.

Au cours de la première période de l'Archéen, c'est-à-dire le Keewatin, le volcanisme fut intense; les laves et les tufs s'accumulèrent sur de grandes étendues. Au cours de la seconde période, ou série du Témiscamingue, ce fut l'époque de formation des minéraux.

Pour que le sous-sol soit formé de minerais, il a fallu que les roches solidifiées de l'âge primaire aient, au cours des âges, dans des cataclysmes dont on ne peut se figurer la colossale grandeur, été disloquées, fendillées afin de livrer passage aux minéraux en fusion qui, des grandes profondeurs, étaient poussés, chassés par la pression énorme exercée par la masse de notre planète sur son centre en ébullition.

A cette époque préhistorique, la croûte terrestre était nue, dure comme le sont les roches précambriennes. Les chances de percer, de fendiller cette croûte exempte de sédiments étant plus grandes, les bouleversements du pays abitibien de premiers âges furent plus fréquents et plus prononcés. C'est ce qui explique pourquoi, dans ces terrains de formation précambrienne, on trouve des minéraux plus qu'ailleurs, et qu'on en trouve des plus riches qu'ailleurs.

La région abitibienne et celle de Noranda (1) renferment des gîtes de cuivre, de zinc, d'or et de molybdène. On trouve des quantités d'or dans quelques-uns des dépôts cupro-zinciques, de même que dans les dépôts filonniens du type ordinaire.

(1) Il est tenu compte, au point de vue minier, de la région de Noranda dans cette étude, à cause de sa position sur la même latitude que la région abitibienne.

"La formation des gîtes aurifères et cuprifères semble s'être localisée surtout par des facteurs structuraux. D'autres facteurs ont sans doute contribué à leur développement; les solutions minéralisatrices doivent être venues de sources en profondeur, probablement de roches ignées en voie de refroidissement, et leur injection peut avoir été influencée chimiquement par leur température, parce que les différences de température dans la roche encaissante affecteraient les distances que doivent parcourir les solutions avant de refroidir à l'endroit où elles sont déposées." (1)

Plus tard, beaucoup plus tard, survint l'époque glaciaire. Dans ses mouvements lents mais irrésistibles, cette couche de six à neuf mille pieds de glace râpa les crêtes des montagnes, les entraîna de grandes distances, écrasa la surface de ces rochers, les pulvérisa, s'accapara des débris de toutes sortes qu'elle déposa au hasard de sa course, laissant à nu des rochers aux arêtes enlevées, arrondies, où les minéraux se trouvent parfois à fleur de terre.

S O L .

De par la nature de son sol, --sédiments et débris de l'ancien lac Ojibway, --l'Abitibi est la plus vaste et la plus riche réserve de terre arable de l'est du continent américain.

(1) P. 171. Mémoire 166. Géologie et gisements minéraux de la région Rouyn-Harricana, par H. C. Cooke.

Le lac Ojibway-Barlow fut formé lors du recul des glaces dans leur marche vers la baie d'Hudson. Ce lac, à une altitude de 1200 pieds au-dessus du niveau de la mer, mesurait 530 milles de longueur et couvrait une superficie de 50,000 milles de roches des temps primitifs.

Les géologues reconnaissent l'étendue de ce lac préhistorique par les dépôts presque uniformes d'argile pure, de sable et de glaise, parfois mélangés, et de limon qu'il a laissé dans l'emplacement de son ancien lit.

Trainés par les rivières formées de glaces fondantes, des pluies et de la neige qui tombaient abondantes, des parcelles de roche usée, des calcaires décomposés, antérieurement emportés par les glaces, des détritits de toutes sortes arrachés aux anfractuosités des rochers, venaient se déposer dans les eaux du lac Ojibway.

Les eaux de ce lac furent en plus enrichies des poissons et de tous les gibiers aquatiques qui vivaient alors. C'est ainsi que la majeure partie de la région est couverte de riches sédiments lacustres résultant de la déposition, dans le lac Ojibway-Barlow, des argiles et des sables des torrents sous-glaciaires du grand Glacier Labradoréen.

Par conséquent, "on peut rencontrer l'argile à n'importe quel endroit au-dessous du niveau de 1000 pieds. Le mouvement des vagues tendait à empêcher l'argile de se déposer dans les autres parties moins profondes du lac et entraîna aussi vers des niveaux inférieurs, à mesure que le lac tombait, une bonne partie de ce

qui s'était d'abord déposé. La majeure partie de la région toutefois est au-dessous de 1100 pieds, de sorte que l'argile se trouve partout, sauf sur les plateaux les plus élevés." (1)

Et c'est ainsi qu'en disparaissant, l'Ojibway laissa des sédiments qui atteignaient parfois la centaine de pieds d'épaisseur mais en moyenne l'épaisseur de la couche d'argile est de moins de 30 pieds. Le niveau correspond de près à celui de la surface rocheuse sous-adjacente, formant une surface parfaitement plane dans les étendues boisées, mais légèrement onduleuse dans les grands territoires défrichés.

La texture du sol est très fine et très compacte. Le fond est une glaise tantôt gris, tantôt bleue, contenant une faible quantité de sable très fin, (10% à 20%) et recouverte d'une couche d'humus et de matières végétales en décomposition variant de 4 pouces à 7 ou 8 pieds.

Le sous-sol est de la même composition que la couche arable; c'est une glaise très serrée, réfractaire à la filtration de l'eau, variant de 4 à 40 pieds.

Ces glaises forment aujourd'hui ce qu'on est convenu d'appeler le territoire abitibien propre à la culture. En étendue, elles doublent, triplent presque l'espace occupé par les agriculteurs dans le reste du Québec.

(1) Page 166. Mémoire 166.

Les classificateurs des sols nous apprennent dans leurs rapports que les terres abitibiennes sont parmi les plus fertiles du continent américain. De ces terres arables, nous en avons quelque 30 millions d'acres, dont 16,800,000 acres dans l'est de l'Ontario et 13,500,000 acres dans l'ouest de la province de Québec.

A L T I T U D E .

La vaste pénéplaine de l'Abitibi s'incline sensiblement vers l'ouest à une altitude moyenne de 1000 pieds.

L'altitude de la région de faite, près de Monet, est de 1493 pieds. Le lac Abitibi, à l'ouest, est au point le plus bas: soit 880 pieds. La déclivité moyenne du plateau est de 3.3 pieds au mille.

D'après les chiffres fournis par la commission géologique d'Ottawa voici les altitudes de différents endroits. (1)

Monet	1493 pieds	Authier	1005 pieds
Forget	1136 "	Taschereau	1015 "
Senneterre	1027 "	La Sarre	880 "
Barraute	1024 "	La Reine	908 "
Landrienne	1049 "	Lac Abitibi	865 "
Amos	997 "	Lac Duparquet	885 "
La Ferme	1049 "	Lac Blouin	968 "
Villemontel	1046 "	Lac Malartic	965 "

(1) Page 22. Mémoire 166.

107

HYDROGRAPHIE.

Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la carte de l'Abitibi (1) pour se rendre compte du grand nombre de rivières et de lacs qui drainent ce plateau: ces lacs et ces rivières remontent pour la plupart à une époque assez reculée.

La fin de la grande glaciation fut marquée par la formation de lacs glaciaires temporaires dont le plus connu est le lac Ojibway-Barlow.

La glace définitivement disparue, le lac Ojibway, il y a quelque vingt-cinq ou trente mille ans, se vida graduellement dans la baie d'Hudson, laissant des reliquats dans les parties basses de la plaine qu'il occupait. Le lac Abitibi dont la longueur est d'environ 60 milles et qui n'a que quelques pieds de profondeur est l'un de ces reliquats.

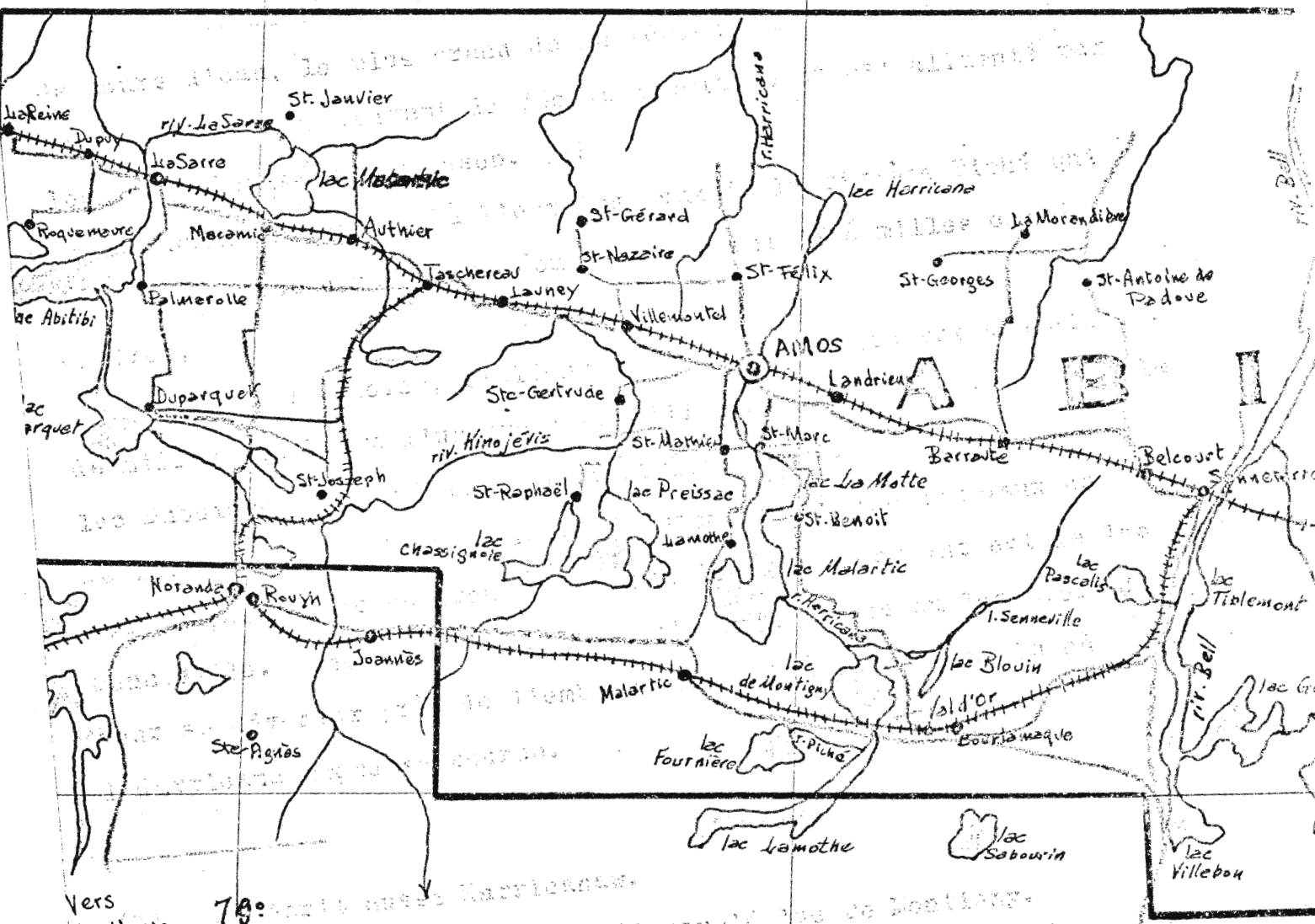
Les nombreux lacs, de moindre étendue mais parfois encore très grands parsemant toute la région de l'Abitibi, sont également des vestiges du grand lac Ojibway.

Il existe aussi, dans l'ouest du comté surtout, de nombreux marécages qui s'expliquent par la position indécise des eaux entre les versants de la baie d'Hudson et de l'Outaouais.

La plupart des villages sont sur un cours d'eau; ce qui a permis l'établissement de scieries dans la plupart de ces localités. Il y a plusieurs années ces rivières et ces lacs étaient les routes qui conduisaient les Abitibiens d'une localité à une autre. Le

(1) Voir page 13.

obtain le fer et les autres produits considérablement réduit
 la circulation par eau. Cependant il n'y a pas eu les progrès
 considérables qu'on s'attendait à voir dans les années
 les cours d'eau.



Vers Ile-Marie

79°

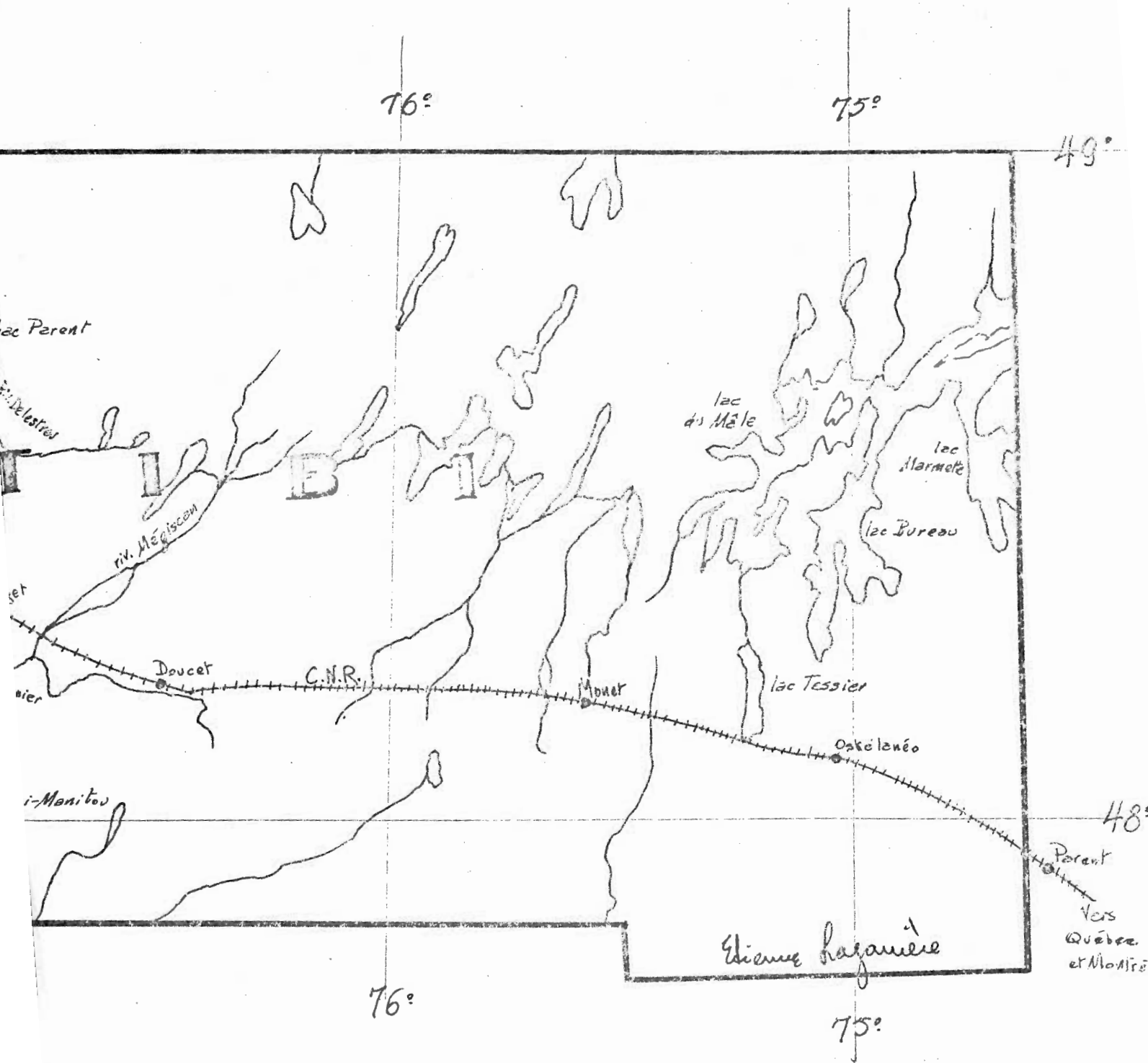
78°

Vers Montréal

Echelle 14 milles au pouce

----- Chemin de Fer

----- Route de Fer Classe



108

chemin de fer et les grandes routes ont considérablement réduit la circulation par eau. Aujourd'hui il n'y a plus que les prospecteurs devant atteindre les endroits difficiles d'accès qui utilisent les cours d'eau.

La rivière Harricana (1) est l'artère principale du comté.

Ce cours d'eau, le plus grand de la région, traverse la partie ouest du comté en suivant le 76^o de longitude et est alimenté par les lacs Blouin et Dubuisson. (2)

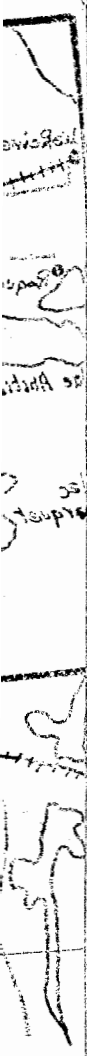
Le lac Dubuisson reçoit à l'est les eaux de la rivière Piché qui prend sa source dans le lac Fourrière, grand de 6 milles carrés environ.

Au sud, le lac Lemoine, s'allongeant du sud au nord sur une dizaine de milles, et large d'un quart de mille, se jette également dans le lac Dubuisson au confluent de la rivière Piché.

Le lac Blouin, à l'est du lac Dubuisson, recueille les eaux de quatre petits lacs environnants, dont le plus important est le lac Senneville. Une petite rivière coule en méandres du lac Blouin pour se déverser près de l'embouchure du lac Dubuisson, là où l'Harricana prend sa source.

(1) On écrit aussi Harricanaw.

(2) Le lac Dubuisson est aussi appelé lac De Montigny.



2734
111-111

F

La rivière Harricana, à la sortie du lac Dubuisson se dirige vers le nord-ouest sur un angle de 45°, traverse le canton de Versan en coulant dans un passage étroit et profond. Après un parcours d'une douzaine de milles, elle traverse le lac Malartic d'une superficie de 25 milles carrés environ, puis entre deux rives plus éloignées elle coule directement vers le nord, arrosant le canton La Motte où elle traverse un autre lac du même nom. Au sortir du lac La Motte, grand de 8 milles carrés environ, la rivière se rétrécit subitement et oblique un peu vers l'ouest et entre sinueuse dans le canton de Figuery, traverse le petit lac Figuery puis atteint la ville d'Amos après un parcours de 70 milles. De là elle s'oriente vers le nord-est sur un angle de 45°, traverse le canton Dalquier pour atteindre le lac Harricana d'une superficie d'une dizaine de milles carrés. Son cours redevient de nouveau sinueux et tend vers le nord-ouest en pénétrant quelques fois dans un couloir rocheux, sautant des chutes ou bouillonnant dans de nombreux rapides, pour enfin se jeter dans la baie d'Hudson à 250 milles de sa source.

Tout le long de la rivière se jettent de nombreux petits cours d'eau ou des ruisseaux. De la ville d'Amos au sud du lac Dubuisson elle est navigable dans une nature plutôt sauvage au milieu de nombreux ilots. On rencontre quelques fois des petits campements indiens plus au sud.

Le deuxième cours d'eau important, la rivière Bell, qui traverse l'Abitibi en plein milieu du comté, monte vers le nord parallèlement à la rivière Harricana, en suivant de près le 77° de longitude.

La rivière Bell prend sa source dans le lac Villebon à la hauteur du 48^e de latitude.- A quelques milles plus au nord, elle alimente son débit des eaux des deux grands lacs Guegen et Matchi-Manitou qui communiquent par une série de petites rivières au cours sinueux.-

De là la rivière Bell oblique un peu vers l'est sur une longueur de 5 milles puis se redresse pour pénétrer dans le lac Tiblemont long de 6 milles et large de un mille et demi en moyenne. A cette hauteur le lac Pascalis à l'ouest d'une étendue de 6 milles carrés, déverse ses eaux dans le lac Tiblemont.

La rivière Bell reprend son cours, oblique encore un peu vers l'est et entre sinueuse dans le canton de Senneterre. Elle parcourt ainsi sept milles pour enfin atteindre la ville de Senneterre. Ses rives alors s'élargissent et elle reprend sa direction SO.-NE. pour se jeter quatre milles plus haut dans le lac Parent long de 20 milles et large d'un mille et demi au sud. Elle y recueille les eaux de plusieurs petits cours d'eau dont le plus important est la rivière Tavernier qui prend sa source à l'intérieur de terres et gonfle son cours des eaux du lac Mégiscan à 15 milles en amont. plus au nord, le lac Parent s'étend sur une largeur de 6 milles et reçoit les eaux de la rivière Deslestres. La rivière Bell sort du lac Parent à l'ouest pour se diriger ensuite nettement vers le nord où elle se jette dans la baie d'Hudson.

Un troisième cours d'eau, la rivière Kinojévis traverse la région d'est en ouest en passant par les cantons de Preissae, Villemontel, Manneville, Cléricy et Dufresnay pour enfin pénétrer dans le comté de Témiscamingue et déboucher dans la rivière Outaouais.

une ligne de séparation entre les cantons de Senneterre et de Villemontel.

///

La rivière Kinojévis prend sa source dans le lac Preissac situé six milles à l'ouest du lac Malartic. Le lac Preissac d'une superficie de 15 milles carrés environ reçoit à l'ouest les eaux d'un autre petit lac, le lac Chassignole.

La rivière Kinojévis à la source du lac Preissac, monte lentement vers le nord sur un parcours de quatre millés pour tourner brusquement vers l'ouest sur un angle de 90°. La rivière coule lentement dans une vallée étroite et parcourt ainsi une quinzaine de milles de l'est vers l'ouest en baignant de ses eaux troublés le canton de Manneville. Elle sort de ce canton pour arroser celui de Cléricy, en tournant lentement vers le sud, puis elle continue son cours en maintes sinuosités pour entrer dans le comté de Témiscamingue entre les villes de Rouyn et de Joannès après un parcours de 45 milles en Abitibi.

Un quatrième cours d'eau important, la rivière La Sarre, arrose le canton La Sarre au nord-ouest du comté. Elle prend sa source dans le lac Macamic grand de 10 milles carrés, et se dirige de l'est vers l'ouest sur une longueur de 12 milles en faisant de multiples détours, puis tourne brusquement vers le sud sur un angle de 90° pour se jeter 10 milles plus loin dans le grand lac Abitibi.

Un autre cours d'eau qui mérite aussi d'être mentionné est la rivière Duparquet qui prend sa source dans le lac du même nom à 10 milles au sud du lac Abitibi.

Le lac Duparquet, d'une superficie de 6 milles carrés environ, déverse ses eaux dans la rivière Duparquet qui coule du sud au nord faisant une ligne de séparation entre les cantons Roquemaure et Palmarolle.

112

Après un parcours d'une dizaine de milles au milieu de nombreux îlots, elle se jette dans le lac Abitibi qui couvre une étendue de 55 milles carrés dans l'Abitibi et 290 milles dans la province d'Ontario.

Un aussi grand nombre de lacs et de rivières sont sans doute un immense avantage pour la région agricole et de plus, il serait aussi possible d'aménager quelques petites sources d'énergie hydraulique. Cependant aucun travail de ce genre n'a encore été fait. L'énergie employée dans les districts miniers est amenée de la rivière des Quinze dans le Témiscamingue.

Quelques unes de ces petites sources hydrauliques mériteraient d'être développées pour usage local, lorsque la population aura suffisamment augmenté pour justifier un tel déboursé.

FORCES HYDRAULIQUES.

113

Le tableau suivant préparé par le Service fédéral des Forces Hydrauliques et de l'assainissement indique les sites de force motrice disponible dans la région et la quantité estimée qu'on pourra développer.

Rivière Harricana:

	Chute.	Bassin (1)	H.P. (2)
Ville d'Amos	3.3 pieds	1,400 milles	336
2 $\frac{1}{2}$ milles en aval:	2.5	1,410 carrés	256
8 milles en aval:	4.3	1,480	463
Rivière Bourlamaque:	40.	83	240
17 milles en amont du lac Blouin:	30	190	415
16 $\frac{1}{2}$ m. du lac Blouin:	9	193	126
14 $\frac{1}{2}$ m. du lac Blouin:	14	203	209
14 m. du lac Blouin	9	213	140
Rapides Cascades	26	650	997
Rapides Clayhill	18	755	800
Rivière La Sarre (16 milles en amont de son embouchure)	24	541	945
12 $\frac{1}{2}$ m. en amont de son embouchure:	10	583	424
11 $\frac{1}{2}$ m. en amont de son embouchure:	8	585	350

(1) Superficie du bassin de drainage en milles carrés.

(2) Chevaux-vapeurs pendant 24 heures: 80% du débit ordinaire moyen pour 6 mois.

C L I M A T .

Etant à une altitude moyenne de 1000 pieds, l'Abitibi jouit d'un climat froid mais sec, et donc hygiénique à un haut degré. En comparant les températures moyennes enregistrées à Doucet et à Montréal, de 1933-1937, on remarque que la température en Abitibi est plus froide qu'à Montréal. Même en été, le thermomètre atteint un niveau moins élevé.

	<u>Abitibi. (1)</u>				
	<u>1933</u>	<u>1934</u>	<u>1935</u>	<u>1936</u>	<u>1937</u>
Janvier	9.4	4.5	-7.6	-2.4	2.5
Février	5.9	-7.2	5.0	-3.6	10.6
Mars	15.3	10.8	14.4	21.9	7.5
Avril	34.4	30.4	31.4	25.9	33.5
Mai	49.2	47.6	43.6	42.9	49.7
Juin	61.4	59.4	59.8	53.0	56.6
Juillet	65.0	63.9	68.2	59.4	62.3
Août	63.1	57.0	64.3	55.1	62.8
Septembre	55.6	54.3	48.8	49.4	48.6
Octobre	39.3	37.3	41.3	33.4	37.1
Novembre	11.2	29.4	24.4	14.0	27.0
Décembre	-2.3	-0.7	6.9	15.1	5.1

	<u>Montréal.</u>				
	<u>1933</u>	<u>1934</u>	<u>1935</u>	<u>1936</u>	<u>1937</u>
Janvier	25.8	14.0	8.7	13.3	23.8
Février	21.6	3.8	15.9	12.5	22.8
Mars	26.0	23.9	27.6	33.3	23.5
Avril	42.8	42.0	43.3	40.0	42.8
Mai	57.1	58.6	52.4	56.0	58.6
Juin	68.7	66.3	65.2	65.4	66.4
Juillet	69.8	71.2	72.5	68.3	72.0
Août	68.3	65.0	69.2	65.5	72.4
Septembre	59.6	63.6	56.5	59.4	59.2
Octobre	45.3	44.6	48.2	45.6	47.0
Novembre	22.7	37.6	37.4	29.1	36.0
Décembre	8.2	15.6	10.9	22.8	19.1

115

Quoique le climat soit plus froid qu'à Montréal, la région abitibienne jouit cependant du soleil en abondance, tôt le matin et tard le soir, ce qui explique en partie la croissance extraordinairement rapide de toute végétation.

Voici l'insolation de l'Abitibi comparée à la région de Montréal.

	Abitibi		Montréal (1)	
Janvier	8 hres.	15 min.	8 hres.	45 min.
Février	9 "	30 "	9 "	40 "
Mars	11 "	"	11 "	5 "
Avril	12 "	45 "	12 "	45 "
Mai	14 "	30 "	14 "	15 "
Juin	15 "	45 "	15 "	20 "
Juillet	16 "	"	15 "	30 "
Agût	15 "	"	14 "	45 "
Septembre	13 "	30 "	13 "	20 "
Octobre	11 "	45 "	11 "	45 "
Novembre	9 "	"	10 "	10 "
Décembre	8 "	40 "	9 "	"

D'après les chiffres donnés plus haut on remarque que le printemps est plus tardif qu'à Montréal, mais les jours y sont plus longs. L'été, les nuits sont courtes et chaudes. L'action du soleil est plus courte par saison, mais plus longue par jour, ce qui revient à peu près au même pour la végétation.

Les précipitation, (2) parfois copieuses, sont assez bien réparties sur l'ensemble de l'année. De 1933-39, il n'est jamais tombé plus de 26.4 pouces de pluie et jamais moins de 11.3; la moyenne des cinq dernières années s'établissant à 20.56 pouces. L'épaisseur de la couche de neige, depuis 1933 a varié entre 166 pouces (1936) et 64.75 pouces (1935). La moyenne est de 105 pouces à Amos et de 90 pouces pour toute l'Abitibi. La neige abondante protège le sol contre le froid excessif et favorise le transport du bois de la forêt.

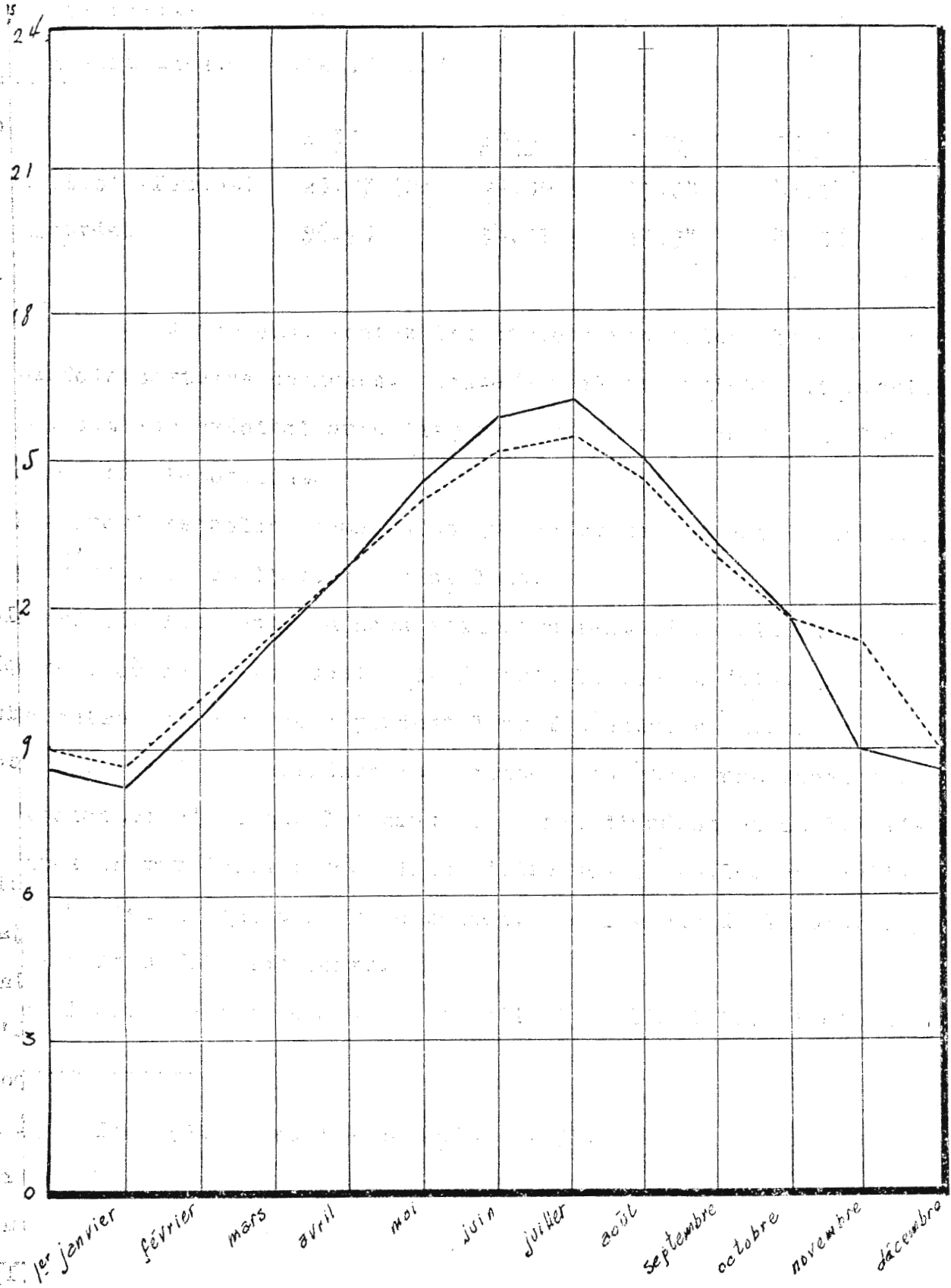
(1) D'après Monogramme édité par le Département de l'Intérieur. Ottawa, Service typographique du Canada.

(2) Bulletin météorologique de P. Qué. Ministère de la Marine et des Pêcheries.

Insolations comparées de l'Abitibi et de Montréal.

116

----- Montréal. ——— Abitibi.



En somme les précipitations totales pour la région de l'Abitibi comparées à celles de la région de Montréal s'établissent ainsi depuis 1933. (1)

	<u>1933</u>	<u>1934</u>	<u>1935</u>	<u>1936</u>	<u>1937</u>
Abitibi (Doucet)	25.27 (2)	24.99	15.84	48.14	38.62
Montréal	86.95	34.91	34.54	43.58	47.31

Comme dans toutes les régions nouvelles, la gelée cause parfois certains dommages. Toutefois il est maintenant considéré que cet inconvénient aura disparu peu à peu à mesure que les défrichements s'étendront.

Les premiers colons remarquent que le printemps est maintenant plus précoce et l'automne plus lent.

Autrefois les vents du nord s'imprégnaient d'humidité dans les forêts où la neige subsistait jusqu'à la fin de juin. L'expérience démontre que ces vents perdent leur fraîcheur à mesure que la culture s'étend. D'ailleurs la science a constaté une chose assez étonnante; c'est que les eaux de la mer d'Hudson et de la baie James en particulier sont loin d'être aussi froides que celles du lac Témiscamingue à la même saison. La légende de l'Abitibi glaciaire a donc fait son temps.

Concluons rigoureusement que le climat de l'Abitibi n'est pas aussi

(1) Page 51. Annuaire de Québec 1938.

(2) La neige est réduite en pluie à 1/10 de sa hauteur.

118

redoutable qu'on le dit et qu'au contraire il ne le cède en rien à celui du reste de la province.

V E G E T A T I O N .

La position nord du comté et le grand nombre de marais et de marécages exercent une influence appréciable sur la végétation.

Ces forêts du nord ne ressemblent pas à celles qui bordaient autrefois les Grands-Lacs et le Saint-Laurent. On ne retrouve pas là les feuillus tels l'érable, le hêtre, le noyer, le merisier. Il est aussi à remarquer que les arbres sont de plus petite dimension et les conifères du nord ne semblent apparentés que de loin à ceux des régions situées plus au sud.

La forêt abitibienne est du groupe de la flore laurentienne. Nous sommes en effet en présence des conifères. "Lorsque le lac Ojibway se dessécha, il se forma une mince couche de tourbe sur l'argile. Sur cette tourbière vite amenée au stade final, s'est installée une forêt de *Picea mariana* (1) dense et extraordinairement homogène". (2)

L'épinette noire, le pilier de l'industrie de la pulpe est assez répandue. Elle atteint une taille forte sur les étendues argilleuses, mais croît lentement à cause de la froideur du sol.

Le pin gris croît bien d'un bout à l'autre de la région, là où il y a des plaines sablonneuses. On trouve encore du pin rouge et un peu de pin blanc.

(1) Epinette noire.

(2) Frère Marie-Victorin D. Sc. Page 35. Flore Laurentienne.

Le bouleau occupe les crêtes élevées et se présente comme le peuplier, là où la forêt normale a été détruite par le feu ou l'exploitation forestière. Les deux espèces semblent être une protection nécessaire à la croissance plus lente de l'épinette ou du pin, car ces derniers surgissent à l'abri et plus tard les remplacent. Les autres essences forestières sont le sapin, le cyprès, le tremble et le tamarac. Partout sur les argiles croissent d'épaisses broussailles de petite arbrisseaux: l'érable rabougri, le coudrier, l'aulne, le framboisier sont les arbustes les plus communs.

FAUNE.

Les animaux du district abitibien sont les mêmes que ceux des autres parties septentrionales de l'Ontario et du Québec. L'orignal, le chevreuil et le caribou constituent le gros gibier.

L'affluence de la population dans la région et la chasse ont repoussé l'orignal plus au nord. Cependant il est encore une source importante de nourriture pour les indigènes, de même qu'il attire chaque automne de nombreux chasseurs.

Il existe aujourd'hui peu de chevreuil. Quelques fois à certaines périodes, des troupes de caribous traversent la région.

Les animaux à fourrure ne sont pas nombreux et semblent disparaître rapidement. Les castors autrefois abondants sont devenus très rares par suite du massacre considérable qu'on en a fait.

Le renard roux est encore très répandu, surtout dans les régions sablonneuses.

129

On rencontre quelques fois des loutres, des visons et des martres.

L'ours noir existe en plus grand nombre: on le rencontre dans les grandes étendues couvertes de bleuets.

Les rats musqués affluent dans les cours d'eau lents.

Les petits rongeurs tels que les lièvres, les écureuils et les suisses abondent partout.

Les goélands, les sternes, les canards noirs et les harles fréquentent les grandes rivières et les lacs. Les perdrix, depuis 1925, ont diminué considérablement probablement à la suite de plusieurs printemps froids et pluvieux.

Il existe plusieurs variétés d'oiseaux plus petits quoiqu'en nombre moindre que plus au sud. Il est probable que la gent ailée augmentera avec la colonisation.

Les rivières et les lacs sont assez bien peuplés de brochets, de dorés, de poissons blancs et d'esturgeons. La truite fait presque défaut à cause des eaux boueuses de la plupart des lacs. La pêche constitue une très faible industrie. Toutefois on en a fait un peu sur une base commerciale sur le lac Kéwagama et dans le cours supérieur des rivières Harricana et Bell, surtout en vue de l'exportation. En effet n'a-t-on pas vu, en 1928, "un américain de New-York lancer à Senneterre d'importantes flottes pour la pêche à l'esturgeon sur la rivière Bell et jusque dans la baie James, établir même une fabrique de caviar". Mais ce fut un fiasco.

1) Page 71. L'Abitibi pays de l'or par Emile Benoist.

LE MILIEU HUMAIN .

COLONISATION AGRICOLE .

La colonisation de l'Abitibi, commencée il y a à peine 30 ans, a marché à pas de géant, grâce à la généreuse et prévoyante intervention du gouvernement de Québec, et au zèle infatigable de nos missionnaires-colonisateurs.

Mais, il faut bien le dire, outre ces raisons, l'explication du rapide progrès accompli, c'est que, dès que les travaux du chemin de fer ont permis de l'explorer, le pays s'est recommandé de lui-même par ses avantages naturels et la qualité de son sol.

Pour peu qu'on s'intéresse aux origines de la colonisation canadienne, on voit que l'immense territoire de l'Abitibi était connu dès la fin du XVIIe siècle.

En effet dès 1576, Martin Probisher fit une expédition au nom du roi d'Angleterre, à la terre de Baffin et avait remonté jusqu'au versant de la baie d'Hudson. Il y a donc tout lieu de croire que cette expédition séjourna dans le territoire de l'Abitibi.

Garneau nous dit que le 20 juin 1686, soit deux mois et demi après son départ de Montréal, "après avoir franchi une multitude de rivières, de montagnes et de précipices, Monsieur de Troyes atteignit la baie d'Hudson." D'après certains spécialistes de la petite histoire, cette expédition traversa l'Abitibi dans toute sa largeur.

Au cours du même voyage, le père Silvy s'arrêta avec la troupe sur les bords du lac Abitibi et "fit du ministère, prêcha, baptisa et

122

confessa, tandis que les valeureux soldats s'occupaient à construire un fort." (1)

Dès 1883, Honoré Mercier réclama pour la province de Québec la possession des territoires de l'Abitibi. Ce n'est qu'en 1898 cependant que ce comté fut annexé.

Déjà en 1908 des campements sont établis à Amos. La même année James Sullivan découvrit la mine qui porte son nom. Mais ce n'est qu'en 1912 que l'Abitibi commence à se développer grâce au Transcontinental qui atteignit Québec cette même année. C'est alors que les premiers colons s'aventurèrent dans la région. Ces derniers s'établirent naturellement près du chemin de fer et là où les rivières navigables fournissaient des routes plus loin à l'intérieur des terres cultivables.

La position du terrain au croisement du chemin de fer et de la rivière Harricana attira d'abord les premiers arrivants au pays; et c'est ainsi que la première ville, Amos, fut fondée en 1913.

Pour la même raison, La Sarre, au croisement de la voie du C.N.R. et de la rivière La Sarre, fut choisie: sa fondation remonte à 1914. Partout de petits villages ont ainsi surgi aux endroits où

le chemin de fer traverse les principaux cours d'eau et dans quelques unes des régions agricoles des mieux développées.

La construction des routes au cours des dernières années a étendu les régions colonisées de plus en plus loin du chemin de fer. La

1) Page 16. L'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui par Pierre Trudelle.

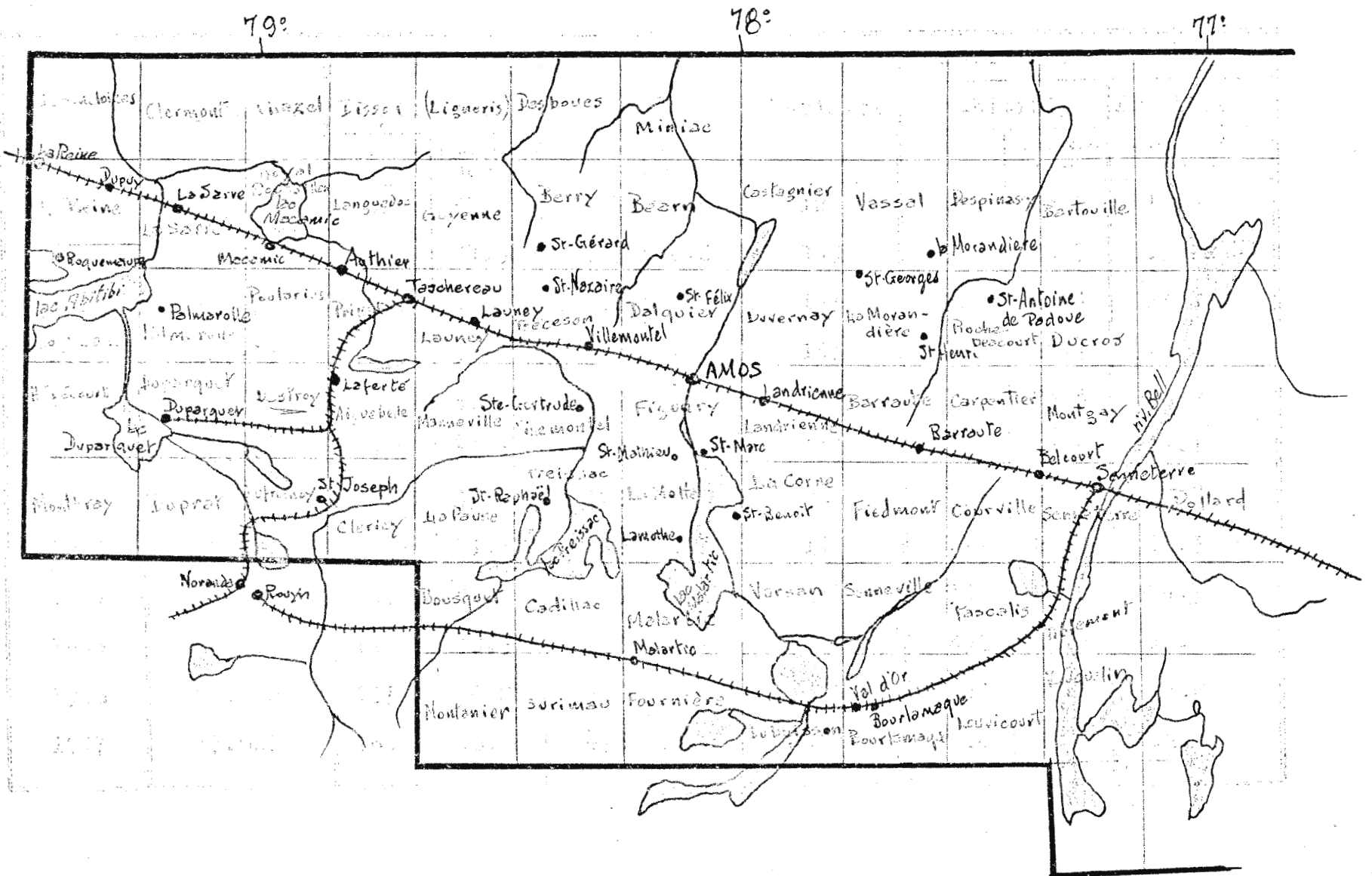
123

région colonisée d'aujourd'hui s'étend de Senneterre, sur la rivière Bell, à la frontière interprovinciale, soit une distance de 110 milles. La largeur de la bande de terre colonisée monte souvent jusqu'à 15 milles vers le nord à partir du chemin de fer, et descend presque aussi loin vers le sud, de sorte que la région colonisée de l'Abitibi forme un quadrilatère d'environ 110 milles par 30 milles.

Divisé par sections ou cantons de 10 milles carrés chacun, le territoire proprement dit de l'Abitibi ouvert à la colonisation, se compose de 80 cantons d'égale étendue (1), auxquels on a donné les noms historiques des officiers et des régiments français de 1759. Chacun de ces cantons est à son tour divisé en dix rangs de 62 lots de 100 acres, donnant une superficie de 62,000 acres par canton. Soit 4,960,000 acres de terre actuellement livrés, en grande partie, à la colonisation.

(1) Au point de vue administratif, l'Abitibi a fait partie du comté de Témiscamingue jusqu'en 1922, alors qu'il fut érigé en comté en vertu de l'acte 13 Geo. V, chap. 13.- Ce district électoral comprend 80 cantons ouverts à la colonisation et 78 cantons projetés, qui seront plus tard arpentés et inspectés. Cette deuxième région qui s'étend de Senneterre vers l'est jusqu'à la limite du comté renferme d'importantes richesses forestières mais peu de terres propres à l'agriculture.

1900
1899
1898
1897
1896
1895
1894
1893
1892
1891
1890
1889
1888
1887
1886
1885
1884
1883
1882
1881
1880
1879
1878
1877



Centons. Abitibi-ouest.

STATISTIQUES DEMOGRAPHIQUES.

Années	Population	Naissances		Décès		Mariages	Accroissement naturel		
			taux pour 1000 h		taux pour 1000 h		Abitibi		Province
								taux pour 1000 h	taux pour 1000 h.
1926	26,042	907	34.8	224	8.6	127	683	26.2	17.4
1927	26,725	945	34.5	237	8.8	139	708	25.7	17.7
1928	27,374	1032	37.7	230	8.4	147	802	29.3	17.3
1929	28,115	928	33.0	216	7.6	137	712	25.4	16.0
1930	28,856	905	31.4	169	5.9	137	736	25.5	16.9
1931	22,113	909	41.1	212	9.6	139	697	31.5	17.1
1932	27,560	967	35.1	192	7.0	96	775	28.1	16.8
1933	29,107	923	31.7	212	7.3	117	711	24.4	15.3
1934	34,000	996	29.3	213	6.3	283	783	23.0	14.7
1935	38,000	1150	30.3	258	6.8	218	892	23.5	13.9
1936	45,500	1372	30.2	315	6.9	395	1057	23.3	14.0
1937	47,000	1696	36.0	478	10.0	481	1218	26.0	12.8

L'étude du mouvement démographique de 1901 à 1938 illustre nettement la conquête du sol par l'homme.

ACCROISSEMENT REEL DE LA POPULATION.

Années	Population	Rurale	Urbaine	Densité
1901	2,405	2,405	-----	0.03
1911	2,063	2,063	-----	0.03
1921	14,827	12,215	2,592	0.19
1931	23,692	19,421	4,271	0.31
1937	47,000	(39,060)x	(7,940)	0.60

Du chiffre de 2,405 qu'elle était en 1901, la population diminue d'abord de 342 personnes pendant l'espace de 10 ans: soit une baisse de 34 personnes par année en moyenne. Ce fait s'explique par un certain nombre de familles sorties du comté par suite des difficultés de colonisation du début.

Mais de 1911 à 1921 sous l'impulsion d'une forte natalité et surtout d'une immigration continue, le chiffre de la population s'accroît de 2,463 à 14,807 habitants. La population devient donc 6 fois plus considérable dans l'espace de 10 ans: soit une moyenne d'accroissement réel de 1,274 personnes par année.

Toutefois le rythme de l'accroissement subit un fléchissement pour la période suivante, en ramenant à 888 personnes la moyenne

x Calcul fait d'après le taux des années précédentes.

(2) Archives de l'Ontario.

REVUE DE STATISTIQUE DE L'ONTARIO

126

d'augmentation annuelle. En effet de 14,807 personnes qu'elle était en 1921, le chiffre de la population passe à 23,692 dix ans plus tard, c'est-à-dire que la population subit une augmentation d'un peu moins que du double. Il se relève brusquement à partir de 1931 à 3,900 personnes par année pour la courte période de 6 ans.- Et cet accroissement depuis 1931 semble grandir constamment, grâce à la forte immigration de colons, de bûcherons et de gens de mines, et à la natalité toujours assez importante.

Un fait important mettra en lumière la cause de quelques irrégularités, De 1930 à 1931 la population tombe de 28,856 h. à 22,113 h. soit une diminution de 6,743 habitants; ce qui influencera la moyenne de l'accroissement annuel à partir de 1931. Cette forte baisse est due au départ d'une multitude de bûcherons qui retournaient dans les vieux comtés pour y chercher travail et fortune par suite d'une crise financière à laquelle ils avaient à faire face. En effet "plusieurs usines à papier achetaient du bois russe expédié à de bonnes conditions sous le régime soviétique" (1) ce qui affectait grandement le marché abitibien.

Au dernier recensement de 1931 la population globale de 23,692 habitants était ainsi répartie: (2)

21,004 Canadiens-français	(88%)	31 Italiens
1,729 Indiens	(7.7%)	25 Allemands
635 Anglais	(2.6%)	16 Juifs
69 Polonais		183 autres.

(1) P.222. L'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui par Pierre Trudelle.

(2) Annuaire de Québec.

NAISSANCES - DECES - NUPTIALITES

(1927-1937)

— Naissances
- - - Décès
- - - Nuptialités

Province de Québec

Nombre

2,200
2,000
1,800
1,600
1,400
1,200
1,000
800
600
400
200
0



1927- 1928-1929-1930-1931-1932-1933-1934-1935-1936-1937

(1)
(S)

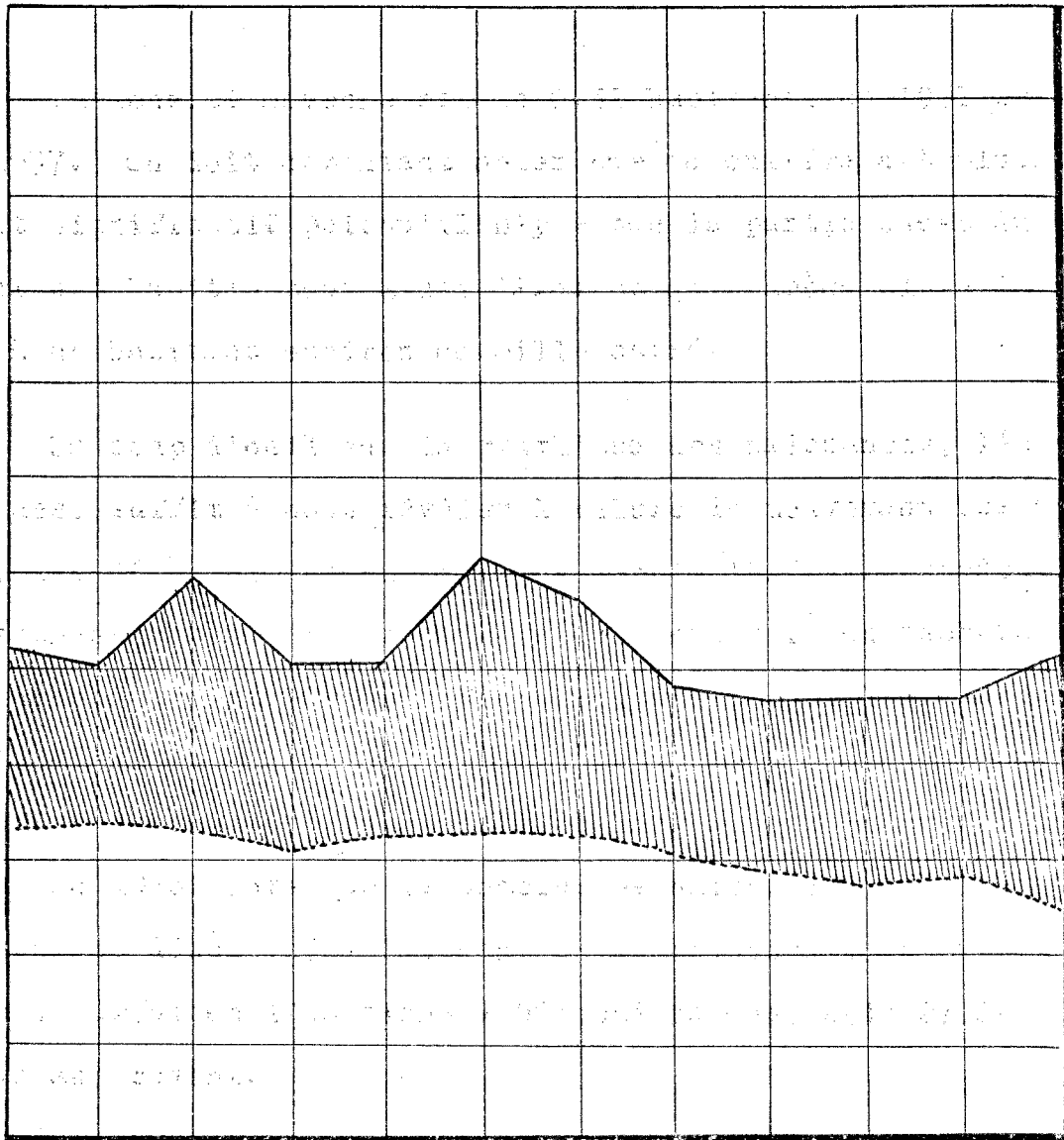
ACCROISSEMENT NATUREL

de la classe du sexe MÂLE DE LA POPULATION. (1926-1937)

présenté par la population de la région de l'Abitibi en 1926 et 1937. (1926-1937) Abitibi
 Province de Québec

Par 1,000
Habitants

55
50
45
40
35
30
25
20
15
10
5
0



1926-1927-1928-1929-1930-1931-1932-1933-1934-1935-1936-1937

Avec une population estimée à 47,000 en 1937, L'Abitibi se classe au 4e rang parmi les comtés ruraux quant à l'importance de sa population.

La prédominance de la population rurale représente 82% de l'ensemble en 1921 et 81% en 1931. C'est donc dire que le rapport de la population rurale à la population totale à un pourcentage assez important, lequel a très peu fléchi pendant la période décennale suivante.

La densité moyenne est de 0.31 habitants en 1931 et de 0.6 en 1937. On doit cependant noter que ce chiffre est plutôt vaguement significatif puisqu'il n'y a que la partie ouest du comté qui est habitée pour ainsi dire: ce qui ramène alors la densité à un habitant environ au mille carré.

Un coup d'oeil sur le graphique des naissances, décès et mariages, suffit à nous révéler l'allure du mouvement des natalités, des décès et des nuptialités depuis 1927. L'excédent des naissances sur les décès, mis en évidence par les hachures de ce graphique, atteint 909 en moyenne par année pour la période de 1927 à 1937.

La courbe représentative des natalités marque deux points saillants: un sommet en 1928 alors que le nombre des naissances atteint 1032, le chiffre des décès (230) laissant un accroissement de 802 personnes. Un creux en 1930 signale 905 naissances, soit 27 de moins que 2 ans auparavant.

Depuis 1934, nous remarquons une forte tendance signalée des naissances vers la hausse. Les causes qui tendent à accroître les

naissances sont dues sans doute au nombre sans cesse croissant des mariages depuis 1932 et au grand nombre de colons qui affluent chaque année.

Si nous considérons maintenant, non plus l'allure de la courbe des natalités, mais celle de l'évolution du taux d'accroissement net de la population par mille habitants, la tendance de la courbe conserve là encore un niveau plutôt stable. En effet, de 26.2 naissances par mille habitants qu'elle marque en 1926, elle se tient encore à 26 en 1937: soit une faible baisse de 0.2 par mille habitants. Le taux moyen pour la période s'étendant de 1926 à 1937 s'établit à 28.3 par mille habitants. La courbe d'accroissement net marque deux sommets: en 1928 ce taux atteignait 29.3 et en 1931, 31.5. La courbe fait un creux de 1931 à 1938 en baissant au minimum de 23 en 1934.-

Le taux d'accroissement net par mille habitants en Abitibi l'emporte néanmoins sur celui de l'ensemble de la province de Québec, comme le démontre les courbes comparatives du graphique de l'accroissement naturel. Il offre un écart moyen de 11 naissances au mille de population. Avec ce taux élevé de natalité, l'Abitibi n'arrive qu'au 8e rang des centres ruraux.

La population théorique d'après le taux d'accroissement naturel pour une période de 10 ans, atteindrait en 1911, le chiffre de 3,078 habitants, soit une augmentation de 673 personnes. Cependant nous avons vu précédemment que la population n'était que de 2,063 personnes. Cette différence viendrait du départ de 1015 personnes du comté.-

Par le même calcul, la population théorique devrait se chiffrer à 2,641 personnes en 1921, alors qu'en réalité nous comptons 14,807 habitants, laissant une différence de 12,166, venant de l'affluence de colons dans ce nouveau territoire.-

De 14,807 habitants qu'elle était en 1921, la population devrait atteindre en 1931, un total de 18,953 alors qu'on comptait 23,692 habitants, soit une arrivée de 4,739 colons.

Par la même théorie, la population devrait compter en 1937 une addition de 3,243 personnes, donnant un total de 26,935, alors qu'on estime la population à 47,000 habitants. Il faut donc conclure qu'il est entré environ 20,000 personnes en Abitibi durant ces 7 dernières années.-

Au point de vue municipal et paroissial, le comté d'Abitibi comprend actuellement 18 municipalités érigées et une trentaine de paroisses parfaitement organisées, avec curé résidant, et une dizaine de missions en voie de développement.

Au nombre des principaux centres, notons au premier rang, Amos qui réunit 4,200 habitants. La population qui n'était que de 1,488 h. en 1921 passa à 2,153 en 1931, soit une augmentation de 665 h. durant cette période décennale. Mais l'accroissement le plus sensible s'est produit pendant ces 3 dernières années où l'effectif humain progressa de 2,047 personnes soit une augmentation de 256 par année.

Le village d'Amos, érigé en 1914, puis incorporé en ville en 1925, est bâti sur les bords de la rivière Harricana, dans la partie nord du canton de Sigüery et couvre une superficie

de 1.100 acres. Cette ville qui est le chef-lieu du district judiciaire de la région de l'Abitibi depuis 1921, est comme le centre de distribution de cette belle contrée.. Elle est traversée dans toute sa longueur par le chemin de fer Canadien National. Sa somptueuse église au dôme de mosquée est devenue depuis janvier 1939 la cathédrale de ce nouveau diocèse détaché de celui d'Haileybury. On y trouve aussi un couvent, deux banques, 14 magasins, 3 scieries, une beurrerie, etc.

Amos est considéré comme la petite capitale de tout le pays. Cependant depuis quelques années ce titre semble lui échapper, surtout depuis la construction de la nouvelle ligne de chemin de fer, qui de Senneterre va à Rouyn en passant par Val d'Or. Aussi Senneterre songe-t-elle déjà à supplanter Amos.

"Le fait de son importance nouvelle, comme point de jonction ferroviaire, ne manque pas de lui inspirer des ambitions. D'autant plus que ce petit centre peut grandir encore, dès que commencera pour vrai l'exploitation de Chibougamau." (1)

Il y a aussi Val d'Or qui prend de l'importance de jour en jour, et songe aussi à remplacer Amos comme capitale. Déjà Val d'Or a une population de beaucoup supérieure à toute les autres villes.

Amos n'est pas toutefois sans conserver d'atouts. Des mines se découvrent en effet dans le canton de Dalquier, et laissent prévoir les plus brillantes perspectives d'avenir.

(1) Page 140. E. Benoist, L'Abitibi, pays de l'or.

130

La Sarre, sise à l'extrémité ouest du comté sur les bords de la rivière La Sarre et sur le parcours du chemin de fer Canadien National, compte une population de 2,064 habitants, Ce chiffre représente une très forte proportion de la population urbaine puisqu'on ne compte que 7 cultivateurs dans le village même.

La paroisse de La Sarre a été ouverte à la colonisation en 1914. L'érection civile du village date de 1917. Il couvre une superficie de 681 acres. Les biens imposables se chiffrent à \$488,767.00. C'est une des paroisses les plus riches de l'Abitibi. On y trouve une très belle église, un couvent, six écoles, une banque, 12 magasins, une beurrerie, 3 manufactures, six moulins, etc.

La paroisse même de La Sarre a une population se chiffrant à 1100 h. dont 225 sont des cultivateurs, ce qui représente une très forte majorité rurale. Les terres couvrent une superficie de 47,204 acres. Les biens imposables se montent à \$539,450. C'est une paroisse de progrès. L'agriculture y est en honneur et surtout l'industrie laitière. Les cultivateurs ont un excellent débouché pour les produits de la ferme, au village de La Sarre qui compte plus de 300 familles.

Macamic comprend une population de 2,575 âmes dont 635 résident au village même. Ce village, situé dans le canton de Royal-Roussillon, sur la ligne de chemin de fer du C.N. à quelques milles à l'est de La Sarre possède une église, un couvent, 19 magasins, une banque, 10 écoles, 6 moulins, une beurrerie, etc.

131

La Reine, (2,130 habitants dont 460 résident au village même), située près de la ligne interprovinciale et sur le parcours du C.N.R., couvre une superficie de 46,505 acres. La paroisse a une église, un couvent, 7 écoles, une banque, 10 magasins, 3 moulins, une fromagerie, etc.

Le reste de la population, 26,700 habitants se répartit uniformément entre 23 paroisses (41 municipalités) disséminées dans toutes les directions, à l'ouest de Senneterre jusqu'à la limite interprovinciale.

Parmi les municipalités les plus importantes citons: (1)

	<u>Nombre d'habitants</u>	<u>Cultivateurs</u>	<u>Superficie</u>	<u>Biens imposables</u>
Duppy,	1,306	171	36,000 acres	\$297,181.
Barraute,	1,125	192	124,000 "	\$229,145.
Trécesson,	1,053	247	61,096 "	\$158,053.
Palmarolle,	1,000	309	41,000 "	\$182,650.
Poularies,	928	180	54,000 "	\$261,975.
Senneterre, village,	820	---	244 "	\$230,510.
Senneterre est,	787	110	50,483 "	\$153,729.
Authier	800	172	35,200 "	\$160,130.
Landrienne	735	130	62,000 "	\$178,000.
Roquemaure	742	112	30,000 "	\$189,750.
Taschereau	638	120	51,300 "	\$122,495.

À la fin de 1938 la valeur totale des biens imposables pour toute la région rurale de l'Abitibi se chiffrait à \$5,925,773. pour une étendue de 1,007,948 acres, employant 3,841 cultivateurs.

(1) Statistiques Municipales 1938.

Depuis 1931, 22 paroisses nouvelles ont été créées ou consolidées. Les plus importantes sont Saint-Raphaël, Saint-Antoine de Padoue, Saint-Nazaire, Saint-Gérard, Saint-Georges.

Nous comptons aussi 9 nouvelles missions depuis 1931. Ce sont Saint-Mathias, Varaan, Hébecourt, Saint-Vital, Saint-Gilles, Saint-Blaise, Saint-Lambert, Sainte-Philomène et Saint-Christophe.

Quant à la religion, les Abitibiens sont catholiques dans la proportion de 94%. Au dernier recensement de 1931, alors que L'Abitibi comptait 23,692 habitants, il y avait:

22,027 Catholiques romains,

1,379 Anglicans,

45 Eglise unie,

16 Juifs,

81 Presbytériens,

144 autres.

L'Abitibi abrite, on le voit, une population assez bien répartie dans la partie ouest du comté. Mais cet immense territoire est loin d'être peuplé à sa capacité, car 560,000 personnes pourraient s'y mouvoir à l'aise et vivre heureux. Toutefois, l'effort constant du ministère de la colonisation installe chaque année de nombreuses familles qui vont défricher et ensemenner ces nouvelles terres si fertiles; et c'est ainsi que la majorité de ces gens venant des centres agricoles les plus congestionnés des anciennes parties de la province et dans certains cas des villes de Valleyfield, de Saint-Hyacinthe, de Nicolet, de Saint-Jean, de Montréal, de Mont-Laurier, de La Tuque, de Chicoutimi, etc., constituent une paysannerie canadienne française dans ce nouveau territoire.

La plupart de ces gens possèdent une certaine expérience agricole et sont bien qualifiés grâce à leur entraînement et à leur tempérament aux travaux de pionniers.

Le petit nombre de défaillances enregistrées prouve sans conteste que le travail de sélection est fait d'une façon judicieuse puisque le pourcentage des abandons n'atteint que 8.32%. Il y a donc lieu d'espérer l'enracinement définitif de ces familles au sol, surtout si on leur continue l'encouragement et l'attention nécessaires.

Parmi les nombreuses mesures adoptées en vue de secourir les familles désireuses de retourner à la terre, une entente a été signée entre les gouvernements fédéral et provincial mettant à la disposition de chaque famille une somme de \$1,000., répartie sur une période de 4 années, à savoir: \$820. pour les 2 premières années, \$100. pour la troisième et \$80. pour la quatrième.

En plus de cela le ministère de la colonisation accorde certaines subventions à l'établissement des colons. Ainsi, (1) au cours de 1938, pour 612 familles établies en Abitibi, on a accordé \$27,506.07 pour le transport, \$78,118.71 de constructions, \$87,693.37 d'allocations et \$4,057.45 d'animaux et d'instrument: ce qui fait une moyenne de \$321.98 pour chaque famille.

Le gouvernement accorde encore certains octrois aux colons, leur permettant ainsi de bien s'établir dès les débuts, tout en les encourageant.

(1) Rapport général des activités du Ministère de la Colonisation, Québec 1939.

134

Pour bénéficier du maximum de l'octroi, le colon doit construire suivant les spécifications exigées par le ministère de la colonisation.

On accordait jusqu'à \$250. pour la construction d'une maison, et \$100. pour des réparations importantes. Ainsi en 1938, pour 258 constructions, on a accordé \$64,500. et \$2,680. ont été versés pour 27 réparations importantes.

Il était accordé un octroi également pour la construction d'une écurie-grange pouvant monter jusqu'à \$50. Ainsi durant la même période, pour 175 écuries-granges construites, on a donné la somme de \$8,750.

Voici d'autres octrois accordés au cours de la même année.

	<u>Nombre</u>	<u>Octroi maximum</u>	<u>Montant</u>
Poulaillers	178	\$25.00	\$4,450.
Caves à légumes	155	\$10.00	\$1,550.
Mouls à pain	4	\$10.00	\$40.

En plus de ces multiples octrois le gouvernement accorde encore des primes pour les travaux de défrichement et de premier labour dans le but d'aider les colons dans les premières années de leur établissement et de les encourager à développer leur lots pour pouvoir y vivre par la suite du fruit d'une culture profitable.

Voici les primes payées:

1937	\$8,387.50	Spéciales.
1938	\$142,907.50	Spéciales. (\$15. l'acre).
1938	\$192,010.54	Statutaires. (\$10. l'acre).
Total	\$343,305.54	(\$10. l'acre).

Le maximum accordé pour un colon pouvait atteindre \$50.: ce qui a permis à des milliers de colons de les aider d'une manière efficace à défricher leurs lots, à mettre en culture permanente et profitable de grandes étendues autrefois boisées et qui maintenant permettent à de nombreuses familles de vivre des produits de la ferme.

D'après la politique du gouvernement, la terre est vendue aux colons à des prix très bas et à longs termes. La terre se vend par lots de 100 acres à raison de \$0.30 l'acre.

En retour du contrat qui lui octroie sa ferme, le colon doit enlever le bois, la mettre en culture et faire un petit paiement annuel de \$6.00 pendant une période de 5 ans.

Généralement le paiement est en déduction des primes accordées aux colons.

La coupe du bois à pâte au cours du défrichement constitue une autre importante source de revenus.

Il y a encore la construction des routes par le gouvernement qui leur fournit du travail pendant les premières années difficiles à l'établissement.

Au cours de 1938 une somme de \$1,238,097.58 a été versée dans le comté d'Abitibi, dont \$1,057,504.37 pour les chemins et les ponts et \$34,229.52 pour les chaussées.

Les débuts du colon coûtent sans doute des sommes considérables au gouvernement, mais ce dernier a vite fait de se récupérer lorsque le colon, en possession d'un lot complètement défriché est devenu agriculteur pratiquant. Sa contribution à la prospérité du pays est alors grandement appréciable.

136

Les cultivateurs abitibiens vient côte à côte avec les ouvriers qui s'occupent de l'industrie minière. Industrie minière et colonisation ne s'opposent pas, ne doivent pas être en conflit dans ce vaste pays de l'Abitibi mais doivent se compléter. C'est d'ailleurs ce qui se fera davantage au fur et à mesure que l'Abitibi agricole pourra alimenter les marchés que l'industrie minière fait surgir autour de ses puits et de ses usines. Mais que nos colons n'oublient pas que la meilleure mine, celle qui durera le plus longtemps, la vraie mine en définitive, c'est encore l'agriculture.

CO L O N I S A T I O N M I N I E R E .

Ce n'est qu'en 1908, alors que James Sullivan découvrit la mine qui porte son nom, que l'industrie minière prit de l'expansion dans cette partie de la province, pour donner aujourd'hui un regain de vie à la colonisation tout en marchant elle-même à grandes enjambées. Depuis 1934 surtout le phénomène de transformation se poursuit avec une particulière intensité. Ce sont pratiquement les mines qui ont ouvert ce territoire jusqu'ici inexploité et considéré comme improductif. - Il suffit de traverser la région de Rouyn à Amos pour être saisi des transformations qu'a subies ce coin du Québec. Des routes se sont ouvertes, la forêt s'est peuplée, des villes ont surgi du sol.

C'est ainsi qu'on a vu Val d'Or se dresser presque du soir au matin au cours de l'hiver 1934-35. La poussée fut donnée par une centaine d'hommes qui montèrent leurs tentes sur la route

qui part d'Amos: cet endroit fut le site actuel de Val d'Or, une mince bande de terre entre les lacs de Montigny et Blouin. 137

Cette ville minière, constituée en municipalité depuis 1937 compte une population de 5,000 habitants. Quatre institutions bancaires y ont établi des succursales: ce sont la Banque Canadienne Nationale, la Banque de Montréal, la Banque du Commerce et la Banque Royale du Canada.

A Val d'Or, les loyers sont rares et élevés. En 1937 pour une population de 5,000 habitants il n'y avait que 500 maisons: ce qui forçait les gens à cohabiter au nombre de 10 par demeure en moyenne. Il est évident que la situation s'est améliorée. Les demeures sont cependant encore rares: et une cabane en billes trouve facilement preneur à \$25.00 par mois. Il faut payer au-delà de \$150. pour un plain-pied.

C'est dire que la vie est excessivement chère. Un terrain de 55 pieds par 100, dans le centre commercial, coûte \$6,000. dans ce pays minier. Mais tout est en proportion avec les salaires gagnés. L'argent circule beaucoup, et par suite tout est plus cher. D'autre part il faut aussi tenir compte du transport qui augmente considérablement le coût de la vie.- Dans ces conditions des produits importés coûtent à Val d'Or le double de ce qu'ils se vendent à Montréal. Toutefois, depuis une couple d'année, cette situation s'est grandement améliorée, depuis que Val d'Or est reliée aux villes avoisinantes de Rouyn, Amos et Sonnetterre par le chemin de fer. Lorsque la route carrossable reliant cette ville minière à Mont-Laurier sera terminée, la cherté de la vie sera sans doute chose du passé.

La population de Val d'Or est en majorité (80%) canadienne-française. Cependant cette ville a un visage anglais. Un seul journal est édité: le Val d'Or News.

Val d'Or laisse au visiteur l'impression d'une ville curieuse qu'on dirait sise dans un autre pays que le nôtre est en une autre époque, pour nous, habitués au lent épanouissement de nos villes et de nos villages où travaille la patine du temps. A côté d'imposants "buildings", des maisons sordides; un hôtel du dernier moderne écrase à ses pieds un "shack" en bois rond. Tout au long de la rue principale des restaurants, des échoppes de toutes devantures, de postes d'essence; etc.

Tout à l'entour de la ville, c'est le paysage ordinaire des villes minières; paysage mécanique, plutôt désolé. Ici et là, au nord, au sud, tout proche, là, partout, l'entrée d'un puits surmonté de l'ordinaire charpente de bois gris.

Somme toute, Val d'Or telle qu'elle est, entourée de douces collines légèrement boisées, élargissant l'horizon, est une petite ville avenante. Et puis, elle commence et finit là; nul vestige de banlieue, si l'on excepte la jolie ville de Bourlamaque qui en est comme son quartier fashionable.

Bourlamaque, située à peine à un mille de Val d'Or est remarquable par ses maisons coquettes le long de ses avenues larges et droites. Partout des pelouses bien peignées, ornées de jolies fleurs et de jardins de rocailles. Sa petite population de 1,400h. se compose en partie de canadiens-français et d'anglais, travaillant à la mine Lamaque dont le moulin se trouve à la sortie de la ville.

Une autre ville en voie de formation, Malartic, se dresse sur la nouvelle ligne de chemin de fer reliant Senneterre à Rouyn, au milieu d'exploitations minières à l'ouest du lac De Montigny. Déjà sa population a atteint le chiffre de 1,200 habitants.

Un peu partout un pays minier, des campements surgissent soudain pour former en peu de temps "des peuplements de mineurs, de prospecteurs, de géologues et d'ingénieurs, de chimistes logeant leurs laboratoires sous la tente, de marchands et d'entrepreneurs, de gens honnêtes et de gens louches, de cabaretiers hors la loi et de restaurants grecs et chinois, de prostituées aussi et partout de souteneurs. C'est la débauche qui malheureusement manque le moins dans ce nouveau pays de l'or." (1)

Cette population vicieuse doit cependant chercher refuge ailleurs dès que la ville nouvelle est plus solidement constituée: tout rentre alors dans l'ordre.

Deux autres villes, quoique ne faisant pas, à proprement parler, partie du comté d'Abitibi, méritent aussi d'être mentionnées à cause de leur position dans la même zone minière de l'Abitibi. Ce sont les deux villes soeurs de Noranda et de Rouyn situées au nord du Témiscamingue dans l'échancrure que fait ce comté dans le sud-ouest du comté d'Abitibi.

Rouyn. La construction de cette ville date de 1924. Elle est située au sud-est du lac Trémoy dans le canton de Rouyn, et couvre une superficie de 346 acres.

(1) Page 26. E. Benoist. Ouvrage cité.

140

La paroisse a été fondée en 1925 et la ville a obtenu sa charte en 1927. En 1931 on y comptait 3,225 âmes: soit une augmentation moyenne annuelle de 537 personnes. A la fin de 1939 sa population se chiffrait à 5,918 habitants: soit une augmentation de 2,693 âmes dans l'espace de ces 8 dernières années: ce qui fait en moyenne 337 personnes par année.

Les catholiques représentent 70% de cette population.-

On y trouve une église, un hôpital et deux écoles sous la direction des RR.SS. Grises d'Ottawa, une chambre de commerce, de nombreux magasins, des hôtels et des restaurants, quatre banques, un aqueduc... etc.

C'est une ville essentiellement industrielle où les gens pour la plupart travaillent à la mine Horne de Noranda ou exploitent un commerce rémunérateur.

Cette ville est desservie par 2 ligne de chemins de fer: le Canadien National, par le nord jusqu'à Taschereau, et par l'est jusqu'à Senneterre; et le Témiscaming and Northern Ontario, qui possède aussi une ligne de Cheminis à Rouyn (32 milles) et relie la province d'Ontario à ce centre minier.

Noranda.- (4,800 h.) Noranda et Rouyn se touchent mais ces deux villes ont des corporations différentes. Les deux chemins de fer Canadien National et T. & N. O. ont leur terminus à Noranda

Cette ville a été érigée le 11 mars 1926. Au dernier recensement de 1931, elle comptait 2,246 habitants; soit une augmentation annuelle de 449 personnes en moyenne depuis sa fondation. En décembre 1939, on comptait 4,800 h.: c'est-à-dire une augmentation nette de

1411

de 2,554 personnes pour ces 8 dernières années: ou une accroissement moyen de 319 habitants par année.

Cette ville, couvrant une superficie de 1,589 acres, est un centre minier. C'est là que se trouve la plus remarquable des mines de l'ouest du Québec, la mine Horne de la Noranda Mines Limited.

A la fin de 1937 les différentes mines d'or de l'Abitibi et de Rouyn employaient 6,646 ouvriers recevant pour cette même année \$8,122,628. de gages soit une moyenne de \$1,221.50 par année pour chacun.

Telle est cette population des mines qui demeure toujours aussi active, ignorant les périodes de stagnation même légères, travaillant tout au contraire à augmenter la production d'année en année, sans ressentir les effets des perturbations que subit la vie économique du Dominion.-

11,000	1937	1,221.50
1,001	1936	1,221.50
1,001	1935	1,221.50
1,001	1934	1,221.50
1,001	1933	1,221.50
1,001	1932	1,221.50
1,001	1931	1,221.50
1,001	1930	1,221.50

En fin de 1937 on comptait 7,700 acres de mines, soit une augmentation de 3,187 acres depuis l'année de 1930. Les mines occupent une superficie de 771,188 acres ou une moyenne d'environ 120 acres.

La superficie totale de toutes les mines est de 7,700 acres, soit de 120

LA MISE EN VALEUR.

142

Exploitation Agricole.

L'agriculture est l'occupation d'environ 80% de la population abitibienne. En 1921 il y avait 2,315 fermes occupées. Dix ans plus tard on comptait une augmentation de 98 fermes. Ces 2,413 fermes, d'une superficie de 361,152 acres, avaient une valeur de \$7,993,899. soit en moyenne près de \$3,500. par ferme ou \$22. environ à l'acre. Les terrains représentaient \$3,725,100. ou 47% de cette valeur, les bâtiments \$2,058,700. ou 25%, l'outillage et les machines \$1,251,800. ou 16%. La proportion du capital productif, le troupeau, reste très faible, avec une valeur de \$958,299. soit moins de 12% de l'ensemble.

Ce montant de \$958,299. pour le capital productif était ainsi réparti:

2,879	chevaux	Valant	\$417,795.
11,698	bêtes à cornes	"	\$433,310.
1,651	moutons	"	\$12,284.
4,461	porcs	"	\$53,760.
58,396	volailles	"	\$46,648.
12	ruches	"	\$152.

A la fin de 1938 on comptait 5,702 fermes occupées, soit une augmentation de 3,289 durant l'espace de 7 ans. Ces fermes couvraient une superficie de 781,262 acres ou une moyenne unitaire de 137 acres.

Le rapport de la superficie de l'ensemble des fermes à la superficie totale du comté, soit 7,672,500 acres, est de 10%

143

seulement. Mais si l'on fait le rapport de la superficie des fermes à la superficie actuellement colonisable, et la seule pouvant l'être, soit 4,096,000 acres c'est-à-dire la partie ouest représentant la moitié du comté, on aura environ 20%; ce qui est encore une très faible proportion.

Les fermes ont théoriquement une étendue de 100 acres. Toutefois certains colons ont plusieurs lots qu'ils gardent pour leurs fils jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur majorité; c'est ainsi qu'on a des fermes s'étendant à plus de 100 acres.

La répartition des superficie nous indique qu'il y a 50% des fermes occupées qui ont de 1 à 100 acres, 29% de 100 à 200 acres, 3.5% de 200 à 300 acres, et 17.5% qui mesurent 300 acres et plus.

On doit aussi tenir compte qu'il y a au plus 10% des gens qui ont 80 acres de défrichés sur un lot de 100 acres. Et environ 20% des colons ont défriché 50 acres, soit la moitié de leur lot. Et le reste 70%, comprenant les colons qui sont en Abitibi depuis moins de dix ans, ont moins de 40 acres en culture.

Voici en 1938 le nombre de lots que l'on comptait: (1)

	<u>Nombre</u>	<u>Superficie</u>	
Lots classifiés	4511	435,006	acres
Lots sous billet de location	7910	609,396	"
Lots concédés	1910	164,017	"
Lots sous lettres patentes	98	7,849	"
Lots révoqués	1589	142,145	"

(1) Rapport général des activités du ministère de la Colonisation, Québec.

144

Voici la répartition de ces lots dans les parties ouest et est de la région colonisée:

	<u>Abitibi ouest (1)</u>	<u>Abitibi est (2)</u>
Lots vendus ou occupés	4,054	3,571
Lots avec résidence	3,331	2,371
Lots disponibles	1,767	1,096
Lots hersés	10,280	5,581
Lots labourés	3,185	2,309

L'état des terres occupées montre que 10% du territoire est défriché. En 1923 on ne comptait que 30,000 acres de défrichés et 140,000 en 1933, soit 110,000 acres de plus en 10 ans soit une moyenne de 11,000 acres par année. Actuellement on compte au delà de 300,000 acres défrichés dont les 2/3 sont en culture soit 7% du territoire. La majorité des terres, soit 60%, est en forêt; 20% est en marécages, 10% en roches. Le pourcentage des terres en friche est négligeable, et nul en pâturage naturel.

La valeur brute des produits agricoles en 1938 se chiffrait à \$2,024,320. soit une moyenne de \$400. par ferme. Ce montant est vraiment insuffisant: aussi le ministère de la Colonisation doit aider nombre de gens dès les premières années en leur accordant des primes, ou en leur permettant de travailler aux chemins comme nous l'avons vu.

-
- (1) Le chef-lieu de l'Abitibi-ouest est La Sarre.
 - (2) Le chef-lieu de l'Abitibi-est est Amos.

(2)

145

Les grandes cultures représentent près de 50% de la valeur brute totale, les produits forestiers 35%, le bétail vendu sur pieds et le bétail abattu 8%, les produits animaux 7%.

L'économie paysanne de l'Abitibi repose donc pour le moment sur la culture et l'exploitation forestière.

Les principales cultures en 1938, représentaient \$1,002,290. Le tableau ci-dessus les représente classées suivant leur valeur respective: le foin y figure pour 54% du total, l'avoine pour 22%, les pommes de terre pour 14%.

Etat des principales cultures en 1938. (1)

	<u>Superficie</u>	<u>Rendement</u>	<u>Récolte</u>	<u>Valeur</u>
Foin et trèfle	41,670 acres	1,7 t. à l'acre	70,800 t.	\$549,400.
Avoine	11,680	37 b.	432,200 b.	\$224,700.
Pommes de terre	1,280	82 b.	105,000 b.	\$141,800.
Grains mélangée	1,140	35 b.	39,900 b.	\$32,300.
Orge	1,370	24 b.	32,900 b.	\$24,700.
Blé	820	20 b.	16,400 b.	\$13,500.
Navets, Betteraves	60	150 b.	9,000 b.	\$3,900.
Fèves	80	15 b.	1,040 b.	\$2,340.
Sarrasin	160	19 b.	3,040 b.	\$1,980.
Maïs et fourrages	40	7.1 t.	280 t.	\$1,540.
Luzeerne	70	2.5 t.	180 t.	\$1,530.
Pois	120	22 b.	2,640 b.	\$5,700.
Lin	30	17 b.	510 b.	\$1,020.
Seigle	40	16 b.	640 b.	\$580.
	<u>58,560</u>			<u>\$1,002,990.</u>

Les cultures destinées à l'alimentation du bétail (foin et avoine) ont la prédominance dans les superficies: elles absorbent 91,1% des étendues totales, soit 71,1% quant au foin et 29% pour

(1) l'avoine. Viennent ensuite, suivant par ordre d'importance l'orge,

(1) Rapports statistiques 1939. Ministère des Affaires Municipales de l'industrie et du Commerce. Québec.

146

le blé, le sarrasin et le seigle qui ne couvrent ensemble que 2,390 acres; si l'on déduit ensuite la superficie en pommes de terre, soit 1,280 acres, il ne reste plus que 1,540 acres en 1939 pour les plantes fourragères spéciales. Le volume de la production s'établit selon une proportion semblable ainsi qu'on le voit au tableau précédent.

Quant à la répartition géographique, notons que pour l'avoine 5 centres produisait environ 90% de toute la production. Si l'on ne considère que la superficie globale, Amos vient en tête, suivent Sainte-Jeanne-d'Arc, Dupry, Saint-Mathieu et Saint-Marc. L'orge et le sarrasin se répartissent à peu près de la même façon. Le blé se cultive surtout à Saint-Mathieu et aux alentours d'Amos.

Les rendements sont très élevés, grâce aux qualités exceptionnelles du sol et aux éléments humidifiants. L'an dernier la moisson fut plus abondante qu'ailleurs: l'avoine, l'orge et le blé récoltés furent les plus beaux de la Province, en quantité aussi bien qu'en qualité. Les champs de blé qui ont donné 15 et même 18 pour un ne sont pas rares. Quant aux pommes de terre, des rendements de 25 et même 30 pour un furent nombreux.

Au cours de 1939, l'avoine accusait un rendement moyen de 37 boisseaux à l'acre, ce qui est beaucoup plus que partout ailleurs alors que le rendement moyen pour la province est de 26 boisseaux à l'acre; le sarrasin, 19; le seigle, 16 et le blé 20.

Quant aux autres cultures les pommes de terre rapportèrent 82 boisseaux à l'acre; le foin 1.7 tonne et le luzerne 2.5 t. à l'acre.

Comme l'on voit, les céréales viennent bien dans ce pays du nord, vaste comme un empire: et il n'est aucune région en Amérique qui puisse rivaliser avec l'Abitibi pour la production du foin, du mil et surtout du trèfle.

L'augmentation générale de la population et le développement des centres miniers fournissent actuellement un marché local beaucoup plus considérable que par le passé pour les produits agricoles.

Les statistiques (1) nous indiquent qu'en 1935 on a écoulé sur le marché local:

- 23,500 tonnes de foin
- 70,800 minots d'avoine
- 4,600 minots de blé
- 3,000 minots d'orge
- 1,000 minots de sarrasin
- 32,300 livres de mil
- 33,800 livres de trèfle
- 140,000 minots de pommes de terre
- 7,000 minots de pois
- 18,000 douzaines de laitue
- 7,500 douzaines de choux
- 350 tonnes de légumes divers

La partie ouest de la région abitibienne se prête bien à l'agriculture. On estime que 60% du sous-sol de plusieurs cantons se compose de terre arable, et dans certains cantons la proportion est même plus élevée.

Parmi les désavantages de ce pays de plaine, mentionnons les difficultés de drainage et l'extension des tourbières. L'uniformité du relief est vraisemblablement l'une des causes principales qui ont retardé le développement de l'Abitibi.

(1) Disponibilité et distribution des denrées agricoles. Ministère de l'agriculture. Québec, 1936.

Mais cet inconvénient peut être évité par un bon système de drainage. L'égouttement peut d'ailleurs facilement se faire à la surface par quelques fossés et des rigoles, car il y a quantité de cours d'eau et de lacs dans cette région vallonneuse.

Par contre, les terres sont de défrichement facile. Dès que le bois de commerce est enlevé, on met le feu aux débris. Une partie des souches étant détruite, il coûte ensuite beaucoup moins d'efforts au colon pour défricher son lopin de terre. En effet l'arrachage des souches est facile, car les racines ne sont pas pivotantes mais courent à la surface du sol: aussi après le feu, il ne reste que fort peu de souches qui résistent à la tire d'un cheval.

Le défrichement fait, les premiers rayons du soleil assècheront ce sol parfaitement découvert et commenceront leur travail de réchauffement, car si l'on veut que la terre produise, il faut que le sol développe une certaine quantité de chaleur; il faut aussi que l'air puisse le pénétrer. Or, dans ces terrains du nord, terrains couverts d'épinettes, le soleil n'a pu y faire pénétrer ses rayons. Le sol, de formation argileuse, se masse, et se recouvre de mousse qui parfois atteint une épaisseur de deux ou trois pouces, et même un pied ... Cette mousse, déjà protégée par la densité des branches d'épinettes, recouvre la terre et la conserve comme fait le bran de scie pour la glace. Après l'hiver, quand la neige a fondu lentement, la terre recouverte de cette mousse reste gelée pour de longs mois, et la végétation est nulle, ou presque. C'est ce qui explique la qualité des épinettes de l'Abitibi mais cela explique aussi comment il se fait que, les premières années, ces terres produisent moins.

149

Il s'agit ensuite de gratter la surface de ce sol assaini et de l'ensemencer en trèfle. Le trèfle semble la plante indigène par excellence au sol argileux de l'Abitibi. Cela est vraisemblablement providentiel puisque le trèfle possède la propriété de fixer au sol l'azote de l'air par l'entremise de son feuillage et de petits boutons que l'on trouve sur sa racine. L'azote facilite ainsi la vie bactérienne dans le sol et active par son action bienfaisante la production des récoltes toujours de plus en plus abondantes au fur et à mesure que le sol se réchauffe et que la couche d'humus devient plus profonde.

On doit aussi noter que le gouvernement fédéral maintient une ferme modèle à La Ferme, quelques milles à l'ouest d'Amos. On y a déjà accompli de nombreux travaux d'expérimentation qui ont donné de précieux résultats.

Il ne semble pas inutile de souligner qu'il manque cependant une chose d'importance capitale: c'est une école de colonisation et d'agriculture. Il est indéniable qu'un immense pays comme celui de l'Abitibi a besoin d'une école de ce genre qui apprendrait comment cultiver la terre, et la travailler pour qu'elle donne de meilleurs rendements, comment on construit les habitations d'une ferme, comment on élève les animaux, comment on s'organise d'instrument aratoires, comment on prépare les produits pour le marché, en un mot comment doit faire, dans un pays comme celui-là, celui qui veut réussir, même s'il n'est pas riche.

Quant à l'importance de son cheptel, l'Abitibi occupe encore un rang assez éloigné. Cependant on peut présumer un avenir des plus intéressants. Nulle part ailleurs, avons-nous dit, on ne

160

pourrait trouver un pays où le mil et le trèfle croissent plus abondamment: conséquemment les pâturages seront bons. C'est donc de ce fait un des meilleurs endroits de la partie est du continent, pour l'élevage et la culture mixte à base d'industrie laitière.

La valeur totale des bestiaux sur les fermes s'élevait en 1931 à \$958,299. Les bêtes à cornes représentaient 45% de ce montant, les chevaux, 43%; les porcs, 5.6%; les volailles, 4.2% et les moutons 1.3%.

La valeur moyenne du troupeau par ferme n'est que de \$168. Si nous rapprochons maintenant la valeur du cheptel au nombre d'acres de terre occupées, le troupeau ne représente que \$1.25 par acre. Ces calculs nous enseignent que l'Abitibi occupe un rang éloigné dans la province. Il faut cependant se souvenir que cette contrée est en colonisation et qu'avec de tels débuts, il y a lieu de prévoir un avenir très prospère.

A la fin de 1939, l'estimation faite de la population du cheptel révèle un accroissement important dans certains cas.

	1931	1939
Bovins	7,798	18,580
Vaches laitières	3,900	9,070
Moutons	1,651	7,350
Chevaux	2,879	2,630
Porcs	4,461	5,940
Volailles	58,396	81,670

En chiffres absolus, la population totale du cheptel en 1939 représentait 125,240 têtes, soit 266 environ par 100 habitants. Désuption faite des volailles, le troupeau comprend 43,570 sujets soit environ 1 par 100 unités de la population humaine totale.

En rapprochant la population du cheptel de 1939 à celle de 1931, on constate une augmentation de 10,782 bovins, (1 par 4 h.) soit un accroissement moyen de 1,348 têtes par année.

Les vaches laitières au nombre de 3,900 en 1931 se chiffrent à 9070 huit ans plus tard, (1 pour 5 h.) soit une augmentation annuelle de 646 en moyenne.

Les moutons se comptent à 7,350 têtes (1 par 6 h.) soit une augmentation de 5,699 unités depuis 1931, ou 712 par année.

Les porcs au nombre de 4,461 en 1931, montent au chiffre de 5,940 (1 par 9h.) soit 1,479 de plus en 8 ans.

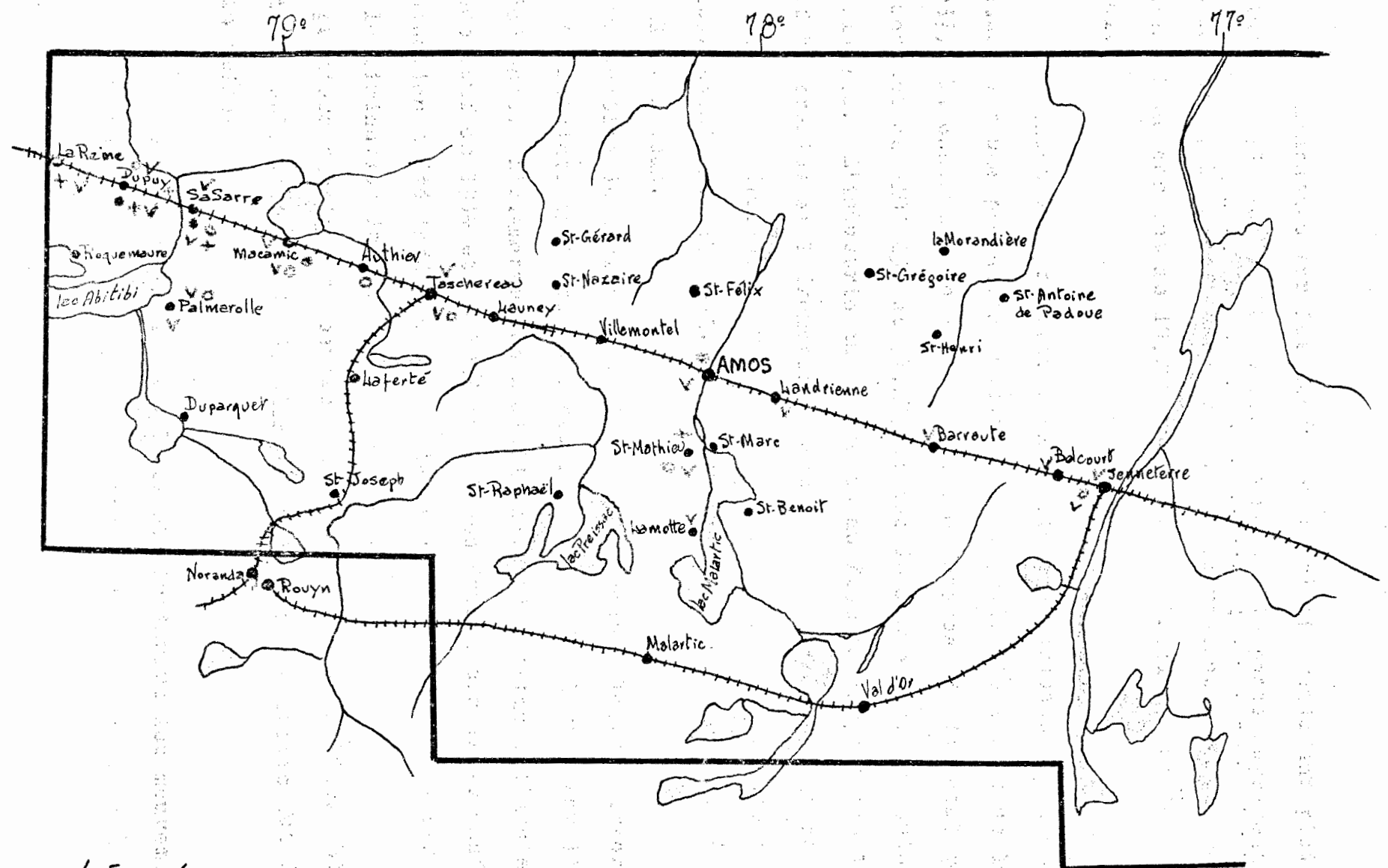
De 2,879, les chevaux tombent cependant à 2,630 soit une diminution de 249 têtes.

Les volailles au nombre de 81,670 (2 par 1 h.) en 1939 ont subi un accroissement de 23,274 têtes pour cette période de 8 ans. Soit une addition de 2,659 volailles par année. A la fin de cette dernière année on répartissait les volailles ainsi: 80,210 poulets, 1,140 dindons, 190 oies, 130 canards.

Quant à la répartition géographique de l'élevage on remarque 3 centres principaux pour les bovins: Dupuy, La Sarre et Macamic; pour les moutons La Reine et Dupuy; pour les porcs Dupuy La Reine, La Sarre, Palmarolle et Macamic; pour les volailles, Macamic, La Sarre, Senneterre et Paschereau.

Il suffira de jeter un coup d'oeil sur la carte de la page 62 pour voir la répartition géographique de chaque élément du cheptel.

du Cheptel et de la production agricole



Légende

- | | |
|-------------------|-------------|
| • Avoine | • Bovins |
| + Orge | + Moutons |
| v Pommes de terre | v Porcs |
| ○ Blé | ○ Volailles |

152

L'abatage sur les fermes et le bétail vendu sur pieds portait en 1935 sur 3,200 têtes. Le nombre de porcs représentait 44% du total; les bêtes à cornes, 35%; les moutons 22%. On compte également un montant de 19,200 volailles distribuées sur le marché local.

Quant aux produits animaux ils sont beaucoup plus importants. Sur une production annuelle de 30,252, 714 livres de lait (1937), la consommation à l'état nature absorbe 25% du total pour un montant de \$103,257 et 31,177 livres de crème pour un montant de \$14,760. L'industrie du beurre et du fromage comptait en 1937 neuf beurreries et 1 fromagerie dont la production globale se chiffrait par 570,158 livres de beurre et 11,709 de fromage d'une valeur totale de \$147,442. répartis entre 924 patrons, soit à raison de \$160. chacun.

La production de beurre de 1937 accuse le volume le plus important jamais atteint, soit une augmentation de 135,919 livres sur l'année précédente. L'augmentation a d'ailleurs été constante d'année en année sauf en 1934 et en 1927 et 1928 où durant ces trois années la production a été inférieure à celle de l'année précédente par suite de la diminution du nombre de fabriques.

La première fabrique de beurre fut établie à Amos en 1920. Et ce fut la seule jusqu'en 1924, alors qu'une autre beurrerie fut établie à La Reine.

Le tableau de la page suivante indiquera les mouvements de la production du beurre dans le comté d'Abitibi de 1925 à 1937.

de la production de beurre

102

153

<u>Années</u>	<u>N. de fabriques</u>	<u>Quantité</u>	<u>Valeur</u>
1925	7	60,033 lbs.	\$22,457.
1926	11	141,247	48,097.
1927	10	133,089	46,942.
1928	8	98,663	39,487.
1929	8	135,022	51,955.
1930	9	149,583	71,294.
1931	9	292,712	61,386.
1932	10	299,091	52,841.
1933	11	321,655	60,454.
1934	9	309,528	60,436.
1935	9	360,635	76,674.
1936	9	444,239	103,134.
1937	9	570,158	146,037.

La production du fromage en 1937 a également progressé sur l'année précédente. En effet on accuse une augmentation de 3,438 lbs. pour une valeur de \$502.

En 1937 la crème glacée a également rapporté \$7,381. pour 6151 gallons.

La production des oeufs est aussi très importante et elle permettait en 1937 d'écouler sur le marché 68,600 douzaines. Le principal centre de distribution est Macamic, puis viennent Amos, Authier, Taschereau et La Sarre.

M I E L .

L'Abitibi n'a pas d'érable, mais la nature pourvoit à ce défaut d'une autre façon: c'est le pays du miel.

En comparant l'Abitibi avec d'autres endroits on se rend compte de la supériorité du pays abitibien pour l'apiculture.

Pour une période de 7 années le rendement moyen fut:

Nouvelle-Ecosse	64 lbs. par ruche
Nouveau-Brunswick	67 " " "
Ontario	69 " " "
Provinces de l'Ouest	69 " " "
ferme expérimentale de Ste.-Anne de la Pocatière	84 " " "
Kapuskasing	164 " " "

134

La production à Kapuskasing, au centre de notre Empire du nord, double presque le rendement d'une ruche à Sainte-Anne de la Pocatière et donne 2 1/3 fois plus que les ruches des autres provinces canadiennes.

Toutefois on a récolté une production de miel en Abitibi Que de 1926 à 1930 alors que l'on gardait des ruches à la ferme de démonstration de La Ferme, à quelques milles à l'ouest d'Amos.

<u>Année</u>	<u>Extrait</u>	<u>En sections</u>	<u>Cire</u>	<u>Valeur totale</u>
1926	3,620 lbs.	750 lbs.	75	\$2,790.55
1928	3,725	750	85	\$2,301.25
1929	375	445	155	\$912.50
1930	375	440	150	\$846.10

L'exploitation de La Ferme fut abandonnée en 1931 alors que tout fut transporté à Kapuskasing.

Cependant il est probable que l'on verra cette production renaître, car La Ferme est maintenant sous la direction des Clercs de Saint-Viateur depuis 1939.

C'est là une culture qu'il ne faudrait pas négliger, non seulement à cause de la plus grande quantité de miel fourni par ruche, mais aussi parce que ce miel est de qualité supérieure, attribuable sans doute à la qualité des trèfles qui poussent si abondamment dans cette région, aussi aux fleurs d'épilobe qu'on voit partout dans ce pays.

Telle est cette immense région agricole de l'Abitibi.

Mais on ne saurait passer sous silence une autre région qui laisse prévoir, dans un avenir assez rapproché, d'assez brillantes perspectives: c'est le territoire de l'Abitibi, situé au nord du comté actuel.

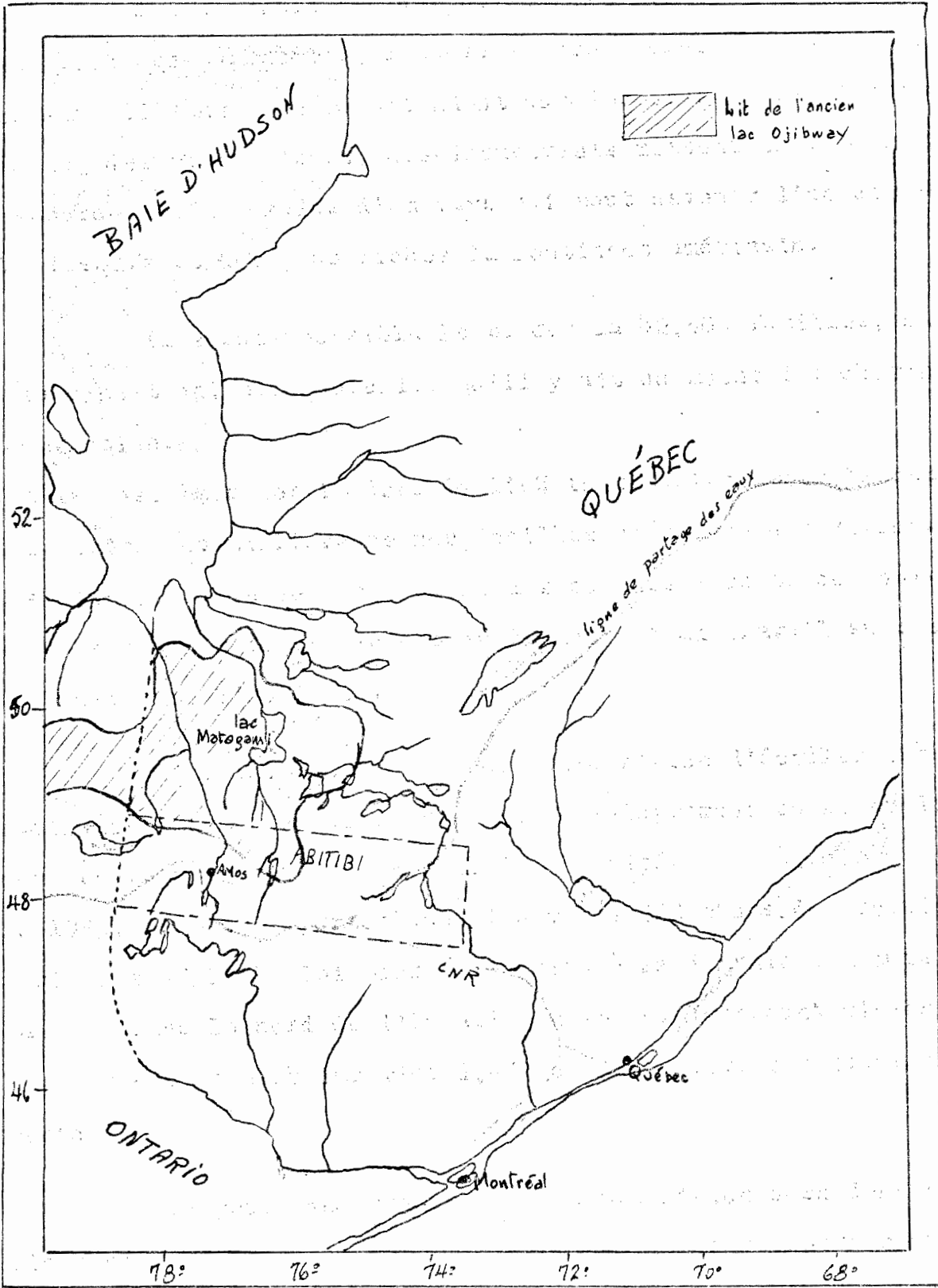
L'autre Abitibi, celui du nord, ayant pour centre naturel la région du lac Matagami, a une étendue de bonne terre d'une dizaine de millions d'acres.

Du nord de la ligne du 49e parallèle, pour 100 milles de largeur, les terres arables constituent 75% de l'étendue du pays. Quelques milles plus au nord, commençant à l'ouest du lac Chibougamau, une vallée de 40 à 60 milles de largeur, s'étend vers la province d'Ontario distante de 220 milles. Cette vallée suit les rivières Chibougamau, Obatagamau, Wasnanipi, contourne les lacs Héron, Olga, Matagami, et de là s'étend jusqu'à la frontière ontarienne 60 milles plus à l'ouest.

D'après les rapports des arpenteurs, 25% de l'étendue de cette région est composée de lacs, de rivières, d'affleurements de rochers; 15% sont des terres arables qu'il faudrait drainer, et 60% sont des terres qu'il serait possible d'occuper sans trop de travaux.

Cette immense région du nord de l'Abitibi, ancien lit du lac Ojibway, jouit d'un climat beaucoup plus doux qu'en est porté à le croire, à cause de son niveau plus bas que le comté même d'Abitibi. Un ingénieur, M. O'Sullivan, a exploré cette région et nous (rapporte que le total des températures moyennes pour chacun des six mois de l'été, de mai à octobre inclusivement, est à cet endroit de 21 degrés de chaleur de plus qu'à Rimouski. (1)

(1) Cf. Rapport préliminaire, page 15.



Cette partie de la province est riche à tout point de vue: richesses agricoles, richesses forestières, richesses minières. Des dix millions d'acres attendent que les bras de vaillants défricheurs, des prospecteurs, des industriels mettent en valeur les ressources phénoménales d'un pays qui peut devenir l'un des plus progressifs et des plus riches du continent américain.

Il serait possible de placer là 42,600 familles, mais à la condition, bien entendu, qu'il y ait au moins des chemins de pénétration.

Cet immense pays serait donc le lieu tout désigné pour le retour à la terre des milliers de nos familles chômeuses des villes. Et avec la moitié de ce que coûtent les secours directs on pourrait établir une famille de colons en la mettant au travail au lieu de la tenir dans l'oisiveté.

Il serait possible pour cette région d'écouler très facilement la production levée. Le développement constant des mines assure un marché certain et à proximité.

En 1935, on a dû importer dans les mines 345 chars de produits agricoles de l'Abitibi pour satisfaire à la demande toujours croissante. Dans le nord de l'Ontario où le développement minier est plus avancé on a dû importer 1,471 chars de vivres pendant la même période.

On peut donc présumer que cette région sera dans quelques cinquante ans, une des parties les plus riches de notre continent et peut-être plus tôt, car d'importantes gisements récemment découverts hâteront probablement la mise en valeur de la région du lac Matagami.

EXPLOITATION FORESTIERE.

La forêt joue un rôle d'une importance capitale chez l'agriculteur abitibien.

Aux débuts elle permet aux jeunes colons de tirer des revenus immédiats pendant qu'ils défrichent leurs terres, alors que les profits dérivés de l'agriculture sont nécessairement faibles.

Nulle part ailleurs on ne peut trouver des bois à pâte meilleurs pour la fabrication du papier et surtout de la soie artificielle.

Cette forêt est également indispensable pour les étaçonnages des galeries souterraines des mines.

Le bois est en grande partie abattu par les colons au cours du défrichement et transporté sur les routes ou flotté sur les cours

d'eau jusqu'au chemin de fer où il est décortiqué puis expédié surtout aux usines américaines et en plus petite quantité vers

La Tuque, Iroquois Falls et Kapuskasing où l'industrie de la pâte à bois et du papier a outillé des moulins considérables.

Du premier juillet 1937 au 30 juin 1938, (1) 35,185 cordes de bois à pâte provenaient des lots sous billet de location, ou 4.5 cordes par lots en moyenne (2), et 2,293 des lots patentés; soit en tout 37,478 cordes de bois à pâte.

(1) cf. Rapport général des activités du ministère de la Colonisation. Prov. Qué. 1938.

(2) A pareille date on comptait 7,910 lots sous billet de location avec une superficie de 609,396 acres,

158

La coupe du pin gris pour les traverses de chemin de fer se pratique aussi, mais n'a pas comme industrie la même importance que celle du bois à pâte. Pour la même période 45,548 unités proviennent des lots sous billets de location, et 531 unités des lots patentés: soit un total de 46,079 traverses de chemin de fer.

Une certaine proportion des produits de la forêt est aussi convertie en bois de charpente et employée dans la localité pour fins de construction, Quoique le bois de charpente soit habituellement petit et d'assez mauvaise qualité, il fournit un approvisionnement local convenable et peu coûteux; ce qui est très appréciable dans un district où plusieurs bâtisses sont en voie de construction.

Pour la même période de 1937-38, les statistiques nous apprennent que 344,217 pieds (P.M.P.) proviennent de lots patentés et 23,677,166 pieds de lots sous billet de location: soit en moyenne 2,997 pieds par lot. Ce qui fait en tout 24,021,383 pieds de bois de sciage.

Le gros des expéditions de bois de sciages sert à la fabrication de caisses à claire-voie, des boîtes et autres articles auxquels suffit un bois de qualité inférieure.

Quant aux produits de la forêt consommés sur la ferme, le bois de chauffage atteignait un volume de 1,438 cordes pour les douze mois finissant le 30 juin 1938.

(1) La forêt constitue, à n'en pas douter, une importante source de richesses pour le comté d'Abitibi. Et c'est à cette même (S) forêt que cette région doit son développement actuel. En effet la guerre de 1914 fit monter le bois à des sommets inconnus jusqu'alors. Ce fut en Abitibi un abattage considérable, si bien qu'en 1920 "il

n'y avait pratiquement pas de village qui ne possédait pas au moins un moulin à débiter le bois." (1) Encore aujourd'hui on compte au delà de 50 scieries. (2)

Ainsi à La Sarre et dans la banlieue on compte 10 moulins dont un seul, La Cie Howard Bienvenu Inc. débite chaque année au-delà de 5 millions de pieds de bois: 5 autres scieries en travaillent chacune de 1 à 5 millions de pieds. Cette ville est le centre de l'industrie du bois.

Amos possède aussi 4 moulins dont deux traitent chacun 3 millions de pieds par an.

Le tableau suivant nous donne une idée de l'importance du nombre de scieries en Abitibi.

<u>Ville</u>	<u>No. de scieries.</u>
La Sarre	10
Amos	4
Barraute	5
Val d'Or	4
Béarn	4
Dalquier	3
Duparquet	2
Palmarole	2
Malartic	2

Il y a encore plusieurs autres villages qui ont aussi leur scierie de plus modeste importance débitant en moyenne moins de un million de pieds de bois; ce sont Sullivan, Authier, Taschoreau, Belcourt, La Motte, Senneterre, Landrienne et Villemont.

(1) Bulletin de la Chambre de Commerce du District de Montréal.

Juin 1937. Par Paul Ranger, C.R.

(2) Rapport préliminaire de l'industrie du bois, 1937. Ministère du Commerce à Ottawa.

Il faut donc avouer que l'industrie du bois constitue en Abitibi une importante source de revenu qu'il s'agit de sauvegarder. Or l'un des plus graves problèmes auxquels on a à faire face c'est la conservation de cette forêt. Un des fléaux les plus destructeurs, c'est l'incendie qui a fortement entamé déjà des millions et des millions de pieds de bois. De la frontière ontarienne au lac Kewagama, la contrée a été la scène des plus grands incendies. Les cantons de La Corne, Montbray, Despinassy, Senneterre, le nord de Rouyn, ont connu aussi ce terrible fléau.

Le gouvernement de Québec a fait de sérieux efforts pour parer aux incendies. Des gardes-feu, sous la surveillance d'inspecteurs, sont stationnés aux points stratégiques du district. On a institué une propagande en affichant des placards dans des endroits bien en vue afin d'inculquer aux colons et aux voyageurs la nécessité de prévenir le feu. Des avions font des patrouilles régulières afin de localiser les incendies qu'on soupçonne.

Des appareils pour combattre l'élément destructeur sont installés en maints endroits, mais on se rend compte que ces moyens sont encore moins efficaces que la prévention.

Une autre cause de la destruction de la forêt est la dilapidation par les hommes.- "Le paysan ou le colon canadien-français ont, en effet, trop tendance à considérer la forêt comme un ennemi." (1) Ils considèrent habituellement la forêt comme un manteau inutile qui cache la terre.

(1) Actualité Economique, avril 1939. Page 65

Mais en Abitibi, grâce à la surveillance constante du ministère de la colonisation, qui contrôle la coupe du bois, tout abus a pu être amoindri permettant ainsi d'en assurer la permanence en même temps que l'exploitation.-

Si la coupe du bois sur les lots de colonisation n'était pas suivie, il serait à craindre qu'une exploitation ne soit développée sur une échelle assez élevée. La coupe sur un lot détenu par billet de location n'est permise qu'en vue d'agrandir la superficie défrichée dans un but de culture profitable.

Toutefois il n'y a pas que les colons qui défrichent pour faire de la terre; une multitude de bûcherons rasant aussi chaque année des étendues considérables, et on ne peut nier que la forêt s'épuise au fur et à mesure qu'on l'exploite, à moins qu'un effort ne soit tenté pour la reboiser ou bien pour la préserver, on peut entrevoir sa disparition à brève échéance.

Il serait donc sage de poursuivre une exploitation intelligente de ces ressources forestières en réalisant qu'elles ne sont pas perpétuelles et de penser dès maintenant à l'application d'une saine politique de conservation et de reboisement.

La forêt abitibienne renferme des richesses d'une valeur difficilement appréciable si l'on tient compte surtout du territoire situé au nord du comté. En effet, de récents relevés indiquent que sur une étendue de 30,000 milles carrés, ce pays est recouvert de conifères de la plus haute qualité. Ces terres riches produisent une épinette qui n'a pas son égale pour la fabrication de la soie artificielle.- Il serait possible de construire au lac Matagami la plus grande industrie mondiale de pâte de bois pour la fabrica-

tion de papier et de la soie artificielle. Et à quelque soixante milles plus au nord, en bas du rapide des Iroquois, entre la demie du 78e et du 79ème de longitude, se trouve une chute de 50 pieds pouvant, une fois harnachée, produire l'électricité pour les besoins de toute une région, y compris ceux de l'industrie qui pourrait s'établir là.

C'est déjà là une richesse qui devrait attirer l'attention de tous ceux que la forêt séduit. Nous devrions nous intéresser à son développement et à la mise en valeur sur le marché des ressources qu'elle renferme, non en utilisant les services des autres à qui on laisse le bénéfice de l'entreprise, mais en vendant nous-mêmes les produits tirés de nos forêts, après les avoir fabriqués nous-mêmes dans les usines qui nous appartiendraient, et, après avoir gardé ce qu'il nous faut pour la consommation locale, en exporter le surplus par des voies canadiennes.

Exploitée de la sorte, notre immense forêt abitibienne nous permettrait de donner du travail, d'établir en fait des milliers de nos gens.

EXPLOITATION MINIERE.

L'Abitibi est probablement la partie la plus riche du Canada en ressources minérales. Ce fait était connu même à une époque assez avancée. En effet nous apprenons dans notre histoire que Champlain s'intéressa beaucoup à la région minière de l'Abitibi et du Témiscamingue. En 1613, "un des chefs, venu du pays des Algonquins supérieurs, avait donné à Champlain une lame de cuivre d'un pied. Les sauvages ramassaient près d'un grand lac des morceaux de ce métal qu'ils fondaient et mettaient en lingots." (1)
Ce n'est pourtant que plus de 300 ans après Champlain que des gens se sont souviés de rechercher des gisements de métaux dans cette région. Pendant ce long intervalle, "le nord-ouest québécois n'a été connu et fréquenté que par des missionnaires, les traiteurs de la pelleterie, facteurs ou commis de la Cie. de la Baie d'Hudson." (2)

Nos compatriotes ont été parmi les premiers et les plus hardis chercheurs du métal précieux, non seulement en Abitibi, mais encore sur toute l'étendue du continent américain. Il convient de souligner le mérite de ces pionniers des régions aurifères, de ces prospecteurs errants, perdus dans la brousse, désespérément accrochés aux problématiques effleurements et dont tous les efforts oscillent entre les journées d'un travail épuisant et l'attente de glorieux lendemains.

-
- 1) Page 159, Vol. 1. Cours d'Histoire du Canada par Ferland.
(Edition de 1861).
 - 2) Page 10. Beboist. Ouvrage cité.

Ils ont ouvert la voie aux grandes exploitations actuelles, car bien des chefs d'entreprise, considérables et prospères aujourd'hui, ne se seraient pas lancés dans la mise en valeur des mines d'or, si les difficultés n'avaient d'abord été aplanies. Et n'oublions pas que parmi les chercheurs se trouvaient nombre de gens désintéressés, prospecteurs et ingénieurs, même simples ouvriers qui ne visaient qu'à accroître l'activité économique du Canada.

L'exploitation minière en Abitibi date de 1911, alors que J. J. Sullivan découvrait le gisement d'or, sur la rive est du lac de Montigny, actuellement exploité par la Sullivan Consolidated Mines Limited.

Mais c'est surtout vers la fin de 1922, que la découverte de gisements minéraux précieux attira de nombreux prospecteurs dans les districts de Rouyn et d'Abitibi.

En Abitibi l'or se trouve à la source des eaux laurentiennes et hudsoniennes, dans le vaste bassin qui s'alimente au "muskeg" servant de manteau humide au vieux roc précambrien. Les terrains minéralisés s'étendent en une bande à partir de la frontière ouest du Québec sur une longueur de 130 milles dans une direction générale ouest-est. Les mines de l'Abitibi sont le prolongement géographique de la bande aurifère qui comprend dans l'Ontario les fameux champs miniers du lac Kirkland et de Porcupine.

Les principales exploitations sont les mines Lamaque, Sigma et Sullivan dans le canton de Bourlamaque; les mines Amm, Lapa Cadillac, O'Brien et Sladen Malartic dans le canton de Cadillac; la mine Siscoe dans le canton de Dubuisson; la mine Beattie dans le canton de Duparquet; la Canadian Malartic et l'East Malartic

dans Fournière; la Journor dans le canton de Levescourt; la Mooshla dans le canton de Bouzquet; la mine Ferron dans Pascolis et la mine Waite-Amulet dans DuFresney.

Aujourd'hui c'est un fait que l'exploitation de nos gisements d'or passe depuis un certain temps, depuis 1934 surtout, par une période d'expansion vraiment remarquable. Les statistiques sur la production de nos mines nous révèlent que le travail est toujours là, très animé.

La province de Québec s'est définitivement acquis le 2e rang au Canada, après l'Ontario, rang qui lui a été disputé par la Colombie-Britannique jusqu'au moment de la crise de 1931.

Les progrès de la province, au point de vue minier sont dus surtout au développement des mines de l'Abitibi car presque toutes les mines d'or de Québec s'y trouvent sauf 9, qui se trouvent du Témiscamingue.

D'autre part l'industrie minière fut également favorisée à la suite de l'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre en 1931 et par les Etats-Unis en 1933, alors que la valeur de l'or passa de \$20,67 l'once (avant 1931) à \$35.19 en 1935.

Au cours de 1939, 16 mines de l'Abitibi ont expédié 575,903 onces d'or fin pour une valeur de \$20,813,719. Sur une base de 300 jours d'ouvrage, ces 16 mines ont traité chaque jour 1919.68 onces d'or valant \$69,379.

Voici dans le tableau suivant la production de chacune de ces mines pour l'année 1939.

166

	<u>Onces</u>	<u>Valueur</u>
Amm Gold Mine	5,080	\$183,596.
Beattie	67,762	2,448,986.
Lamaque	132,683	4,795,296.
East Malartic	68,807	2,486,754.
Sigma	55,949	2,022,053.
Siscoe	54,000	1,951,614.
Perron	40,157	1,451,314.
O'Brien	35,045	1,266,561.
Sullivan	32,905	1,189,220.
Undn Malartic	29,811	1,077,399.
Sladen Malartic	17,818	643,960.
Gournor	13,734	496,360.
Lapa Cadillac	9,912	358,230.
Waite-Amulet	4,242	153,310.
Mooshla	2,026	73,222.
Autres	5,972	215,834.
	<u>575,903</u>	<u>\$20,813,719.</u>

167

Pour la même période, 9 mines du Témiscamingue expédiaient 371,667 onces d'or pour une valeur de \$13,433,418.

Ce sont:

Noranda	264,818	\$9,571,872.
Powel	36,210	1,308,666.
Stadacona	19,573	707,388.
Belleterre	19,261	696,112.
Mc Watters	12,621	456,136.
Francoeur	9,836	355,555.
Arntfield	5,080	183,596.
Normetal	2,527	91,328.
Aldermac	1,709	61,765.
	<hr/>	<hr/>
	371,667	\$13,433,418.

Sur la même base de 300 jours d'ouvrage ces mines ont traité chaque jour 123,889 onces d'or pour une valeur de \$44,778.

Nous constatons donc que l'Abitibi, à l'heure actuelle, est le comté le plus intéressant pour l'exploitation du métal précieux. En effet 60% de l'or extrait de nos mines québécoises viennent de l'Abitibi.

Nous verrons dans le tableau de la page suivante comment la situation a progressé depuis 1936.

			1938	1939
Beattie	\$2,400,370.	\$2,312,559.	\$2,285,184.	\$2,448,986.
Cndn. Malartic	697,865.	1,042,177.	1,130,694.	1,077,399.
(Greene-Stabell) Jacola (1)	81,480.	- - - - -	- - - - -	- - - - -
Lamaque	2,677,080.	2,906,060.	4,553,366.	4,795,296.
O'Brien	710,290.	1,347,080.	1,441,018.	1,266,561.
Perron	465,640.	1,015,457.	1,253,613.	1,451,314.
Shawkey	256,375.	364,813.	231,123.	- - - - -
Siscoe	2,389,065.	2,578,133.	2,350,938.	1,951,614.
Sullivan	626,535.	761,767.	790,346.	1,189,220.
Thompson-Cadillac (2)	83,230.	103,336.	230,771.	- - - - -
Sigma	- - - - -	988,958.	1,812,272.	2,022,053.
Amm Gold Mines	- - - - -	- - - - -	- - - - -	183,596.
Cournor	- - - - -	- - - - -	270,301.	496,360.
East Malartic	- - - - -	- - - - -	195,994.	2,486,754.
Waite-Amulet	- - - - -	- - - - -	123,993.	153,310.
Lapa Cadillac	- - - - -	- - - - -	51,885.	358,230.
Mooshla	- - - - -	- - - - -	- - - - -	73,222.
Sladen Malartic	- - - - -	- - - - -	595,760.	643,960.
	<u>\$10,387,930.</u>	<u>\$13,420,440.</u>	<u>\$17,317,258.</u>	<u>\$20,813,719.</u>

(1) Inopérante depuis 1937, alors que la Jacola Mines acheta l'actif de la Greene-Stabell.
(2) Les travaux ont cessé au début de 1939.

169

La mine abitibienne qui vient en tête quant à la production est la mine Lamaque dans le canton de Bourlamaque.

Cette mine, en opération depuis 1935, a fait des progrès constants. Déjà en 1936 elle expédiait pour \$2,700,000. d'or soit 26% de la production abitibienne.

L'année suivante elle subit une augmentation de près de 9%. Mais en 1938 elle fait un bond alors que sa production s'accroît de 55% sur l'année précédente.

Depuis lors le débit de cette mine se maintient assez régulier; l'an dernier accusait une augmentation de 8% sur l'année 1938.

Cette exploitation a traité 457,892 tonnes de minerai au cours de 1939: ce qui fait en moyenne près de 1500 tonnes par jour pour une période de 300 jours.

À la mine Lamaque, l'or se présente dans des veines de quartz et de tourmaline. (1) C'est un minerai riche: le revenu brut est \$12.55 par tonne de minerai traité. Le coût total des opérations revient à 8.88 par tonne, laissant un profit net de \$3.67.

La seconde exploitation minière en importance en Abitibi est la mine Canadian Malartic, à laquelle on rattache deux exploitations avoisinantes: l'East Malartic et la Sladen Malartic. Ces terrains miniers sont situés dans la partie centrale nord du canton de Jurnière, à 50 milles au sud d'Amos.

La découverte de l'or dans le canton de Jurnière remonte à 1923: mais la basse teneur du minerai en retarda l'exploitation.

1) Cf. Rapport annuel. Service des mines de Québec 1934. Partie B. Page 23. Mine Lamaque par T. V. Bell.

032, 844, 84
481, 508, 51
400, 515, 51
017, 004, 44
228, 100
011, 111, 111
011, 111, 111

17

Ce n'est qu'en 1933, lorsque le prix de l'or dépassa de beaucoup l'ancienne valeur étalon, qu'une nouvelle compagnie se forma pour produire en mai 1935.

La mine Canadian Malartic fit des progrès constants et déjà en 1936 elle produisait \$697,865. d'or; l'année suivante cette production s'accrut de 50%. En 1937 l'extraction de l'or subissait encore une augmentation de 8%. Cependant l'année dernière accusa une légère baisse.

Au cours de 1939, la mine Canadian Malartic traitait 244,720 tonnes de minerai, soit en moyenne 816 tonnes par jour. A la mine Undn. Malartic, comme aux mines East Malartic et Sladen Malartic, l'or se présente dans des veines de quartz vitreux, avec la présence ici et là de tourmaline.

L'exploitation de la mine Canadian Malartic est un coup de génie minier car on réussit à traiter avec profit du minerai ne contenant que 34. d'or à la tonne. En effet si l'on fait la comparaison de cette mine avec la mine Lamaque, on se rend vite compte de la situation.

	Minerai traité (1939)	Or dans les expéditions
Lamaque	437,892 tonnes	\$4,795,296.
Undn. Malartic	244,720 tonnes	\$1,077,899.

La mine Sladen Malartic est dans le même cas. Cette mine a un moulin d'une capacité de 250 tonnes par jour traitant en 1939, 183,429 tonnes de minerai donnant \$613,960. d'or.

Tel n'est pas le cas pour la mine East Malartic. Celle-ci exploite un minerai plus riche (\$7.00 la tonne), et l'an dernier,

17

avec son moulin à'une capacité de 1000 tonnes par jour, traitait 353,615 tonnes de minerai pour un montant de \$2,486,754. Pour la production, la mine East Malartic, est donc la seconde en importance en Abitibi.

Une autre mine, la Beattie Gold Mines Ltd. formée avec un capital actions de \$5 millions, la suivante en importance se trouve dans le canton de Duparquet.

Le taux de traitement quotidien du minerai fut en moyenne de 2,046 tonnes ou 613,800 tonnes au total avec une valeur de \$2,448,986, soit une augmentation de 7,780 tonnes sur l'année précédente.

Cependant cette production de l'an passé est quelque peu supérieure à celle de 1936 alors qu'on expédiait \$2,400,370 d'or. L'année 1937 subit une baisse, alors que l'usine fut partiellement inactive pendant qu'on remontait la terre qui avait glissé dans la section - est du ciel ouvert de la mine.

Les réserves sont évaluées à 4,200,000 tonnes de minerai exploitable: ce qui indique que dans 7 ans cette mine sera épuisée à moins que d'autres veines ne soient découvertes.

La mine Sigma a la quatrième place quant à la production aurifère, est située à un demi-mille directement au nord de Lamaque. Naturellement, les conditions géologiques sur les deux propriétés sont les mêmes sous bien des rapports.

La mine Sigma, formée en 1935 avec un capital-actions de \$3 millions, commença à exploiter le minerai au printemps de 1937. La même année on avait extrait pour \$988,958 d'or. Le moulin alors d'une capacité de 500 tonnes par jour, augmenta graduellement son rendement jusqu'à 600 tonnes.

En 1938, 224,861 tonnes de minerai furent traitées, l'année suivante accusa une augmentation de 11,166 tonnes (soit 6% de plus).

Les bénéfices nets qu'accuse cette entreprise sont d'environ 42%.

La Mine Sisecoe, est située sur l'île Sisecoe dans le lac de Montigny, sur la ligne de séparation des cantons de Varenan et de Dubuisson.

Cette entreprise, formée en 1930 avec un capital de \$5 millions, est une des plus anciennes de l'Abitibi. Les premières découvertes et les travaux de développement datent de 1926.

Depuis 1929, la compagnie a régulièrement produit de l'or avec une augmentation notable d'année en année.

La roche intrusive dans laquelle se trouvent les veines aurifères occupe la partie septentrionale de l'île et s'étend sur une distance inconnue dans les parties adjacentes du lac De Montigny. (1)
L'or existe dans le quartz et la tourmaline.

Production de la mine Sisecoe.

<u>Année</u>	<u>Valeur (2)</u>	<u>Tonnes traitées</u>	<u>Teneur à la tonne</u>	<u>Coût de traitement par tonne</u>
1929	\$307,404.	29,836	\$10.53	\$7.62
1930	367,266.	33,744	11.11	7.23
1931	742,812.	55,673	13.63	6.63
1932	1,006,113.	63,998	15.94	6.12
1933	1,132,904.	96,348	12.10	5.35
1934	2,116,603.	124,151	17.60	4.95
1935	2,274,383.	149,070	15.81	5.00
1936	2,428,470.	181,177	13.81	4.78
1937	2,633,661.	200,502	13.55	4.75
1938	2,350,938.	187,767	12.50	4.75
1939	1,951,614.	218,041	8.95	4.75

(1) cf. Gisements d'or et de cuivre des cantons Dubuisson et Bourlamaque par J. E. Hawley. Rapport annuel. Service des mines de Québec. 1930.

(2) De 1929 à 1933 inclusivement, les valeurs sont basées sur le prix de \$20.67.

173
En faisant l'étude du tableau ci-dessus, on remarque une baisse appréciable depuis 1937, ce fait étant dû surtout à la teneur toujours plus ^{basse} d'or à la tonne. Cependant l'usine peut encore traiter ce minerai avec profit, car on a réussi à abaisser le coût de traitement par tonne de \$7.62 qu'il était en 1929 à \$4.75 depuis 1937. Ce qui laisse encore pour l'année dernière un bénéfice net de \$4.20 par tonne de minerai.

La récupération de l'or est en grande partie obtenue par amalgamation, dans une proportion de 86%. Le reste est recouvré par cyanuration, les résidus accusant une teneur de 21 cents d'or par tonne.

Il serait intéressant d'étudier plusieurs autres exploitations abitibiennes telles que les mines O'Brien, Sullivan, Perron, etc, qui d'année en année font des progrès remarquables, mais bornons-nous à dire qu'on envisage de leur côté les plus brillantes perspectives et que probablement ces mines produiront autant que les premières.

On ne saurait cependant passer sans silence la principale mine du Québec, qui se trouve dans le comté de Témiscamingue dans la zone minière de l'Abitibi; c'est la mine Noranda. La découverte en est due à Edmund Horne, qui dès 1906 avait relevé la présence de minerai aurifère à cet endroit. La Noranda Mines Ltd. en 1920, fit l'acquisition du claim Horne, et on en poussa activement la mise en valeur.

Plus tard, le claim était transformé en l'une des plus grandes mines du Canada. En effet en 1937 elle était la troisième de toutes les mines du Canada, comme chiffre de production d'or, et tout

indique qu'elle retient son rang en 1938. C'est aussi l'une des plus importantes productrices de cuivre et d'argent.

Le tableau suivant donne la production annuelle depuis le début de l'exploitation.

<u>Année</u>	<u>Lbs. de cuivre</u>	<u>Onces d'or</u>	<u>Onces d'argent</u>
1927	552,345	767	2,644
1928	33,065,261	52,949	186,277
1929	51,223,115	68,732	334,279
1930	75,509,373	117,393	691,920
1931	62,959,355	253,363	558,801
1932	63,013,485	341,350	619,597
1933	65,008,731	214,675	510,739
1934	70,175,512	248,615	552,809
1935	74,478,436	268,333	544,559
1936	62,750,342	342,495	543,250
1937	87,060,237	280,806	705,494
1938		297,487	
1939		267,248	

Un simple coup d'oeil sur le tableau ci-dessus nous fera saisir les hausses et les baisses de cette puissante entreprise minière.

L'usine de Noranda produit encore d'autres métaux comme sous-produits du raffinage. En 1938, on recueillait 217,952 lbs. de sélénium et 41,577 livres de tellure.

D'une façon générale, depuis 1926, alors qu'on faisait la première expédition d'or d'une mine abitibienne, chaque année a vu s'établir un nouveau sommet dans la production aurifère des comtés d'Abitibi et de Témiscamingue.

Et malgré le retard de notre province dans ce domaine, ses progrès sont cependant beaucoup plus rapides que ceux de l'Ontario. Si les pourcentages actuels se maintiennent, la production de l'or du Québec sera en 1945 égale à celle de l'Ontario avec une valeur approximative de \$126 millions.

L'expansion minière de l'Abitibi est d'autant plus favorisée par la création d'une école minière sur l'emplacement de l'ancienne mine Gale, à 4 milles de Val d'Or.

Cette Mine-Ecole provinciale fondée en 1938, a pour objet d'initier les jeunes aux divers travaux manuels concernant l'exploitation des mines dans le but de les préparer et les rendre capables d'obtenir de l'emploi comme ouvriers mineurs dans les mines en exploitation. L'enseignement est à la fois théorique et pratique. Après un cours de six mois on donne un certificat d'aptitude aux travaux de mine aux élèves qui ont accompli leur travail à la satisfaction de la direction de la Mine-Ecole.

L'industrie minière est l'une des bases de notre vie économique. Chaque mine qui s'ouvre ajoute à la prospérité du pays en créant des richesses, en augmentant l'embauche, et établissant de nouveaux pouvoirs d'achats. Aussi devrait-on la favoriser de façon toute spéciale.

Il serait sage de détaxer les nouvelles mines afin qu'elles atteignent leur plein développement. Il faut beaucoup d'argent pour mettre sur pied une exploitation nouvelle. En effet, avant qu'une mine soit en état de produire avantageusement, il faut y consacrer une mise de fonds qui varie entre 1 et 3 millions de dollars. Ainsi la mine Lamaque a dépensé \$2 millions avant de produire un once d'or. La mine Noranda, avant que tous ses ateliers et ses usines auxiliaires aient été au point, a dû immobiliser \$25. millions. Cette amélioration ajoutera une atmosphère de sécurité, certainement à l'avantage des capitaux étrangers investis dans des mines, mais

176

les Canadiens en tireront certainement eux aussi d'immenses avantages.

Et il ne faut pas craindre de voir le minerai s'épuiser à brève échéance puisque "les exploitations déjà organisées ne traitent que la dix-millième partie des ressources potentielles d'or du Canada (1). En effet on relève des dépôts aurifères importants jusqu'à Chibougamau, c'est à peine si les prospecteurs ont commencé les explorations, et cependant, les résultats sont déjà prometteurs.

Souhaitons donc que rien ne vienne entraver le progrès d'une industrie dont le rendement a joué et joue encore un rôle de premier ordre dans l'économie nationale!

(1) Brochure de la Cie. Nesbitt-Thompson. Juillet 1939.

111

VOIES DE COMMUNICATION . -

Les premiers voyageurs pénétrèrent dans la région par la rivière Ottawa en suivant l'ancienne route qu'utilisaient les Indiens et les trafiquants.

La rivière Harricana, le plus grand cours d'eau de la région, est navigable pour les petits bateaux à vapeur sur une distance de 75 milles en amont d'Amos jusqu'à Sullivan.

La rivière Bell à Senneterre et la rivière La Sarre au village du même nom sont aussi navigables sur une trentaine de milles. On peut facilement se servir de canots automobiles sur les rivières La Reine et Lois jusqu'au lac Abitibi et de ce lac en remontant la rivière Duparquet.

Le lac Duparquet est aussi navigable mais ses affluents ne le sont guère à cause des innombrables rapides ou des digues de castors.

La région de l'Abitibi a eu le rare privilège d'être traversée par une ligne de chemin de fer au moment où les colons commençaient à s'y établir. En 1911 le tronçon de la ligne ferroviaire reliant Cochrane à Harricana (Amos) était terminé. En 1915 le chemin de fer transcontinental du Grand-Tronc-Pacifique fut inauguré entre Québec et Winnipeg en passant par l'Abitibi. Un train par semaine desservait d'abord cette région. Aujourd'hui des trains réguliers de passagers du Canadien National assurent un service quotidien.

L'Abitibi est relié à Montréal (436 milles) et à Québec (400 milles)

178

par le Canadien National qui traverse tout le comté de l'est à l'ouest.

Un embranchement de Canadien National connu sous le nom de Chemin de Fer des Mines de Rouyn fut construit en 1925 de Taschereau à Rouyn sur une distance de 44 milles.

En décembre 1936, un embranchement du chemin de fer Canadien National fut inauguré entre Senneterre et Rouyn en passant par Val d'Or, parcourant 101 milles. Cette nouvelle addition est très avantageuse au développement de la région minière de l'Abitibi.

Un grand progrès fut aussi accompli dans la construction des routes: plusieurs sont maintenant propres à la circulation en automobiles. Bien que la plupart soient cantonnées dans les régions agricoles, d'autres ont été construites surtout pour desservir les centres miniers.

En général ces routes sont en terre recouverte de gravier.

Une route principale, parallèle au chemin de fer traverse l'extrémité septentrionale de la région depuis la frontière interprovinciale jusqu'à Senneterre. De cette route d'autres se dirigent vers le nord et le sud sur des distances de 5 à 10 milles, distances représentant l'expansion agricole actuelle. Un bon chemin longe la rive occidentale de la rivière Harricana sur une distance de 20 milles depuis Amos jusqu'au lac Malartic.

Il y a aussi les routes forestières construites simplement en défrichant tout juste un sentier par où les attelages peuvent voyager.

En tout, la Voirie a à sa charge 440 milles de route, la Colonisation au moins 800 milles.

Une nouvelle route est en voie de parachèvement entre Montréal et Senneterre en passant par Mont-Laurier. La distance entre ces deux

villes sera raccourcie de quelques 300 milles; auparavant il fallait passer par North-Bay, Ontario, pour se rendre de Montréal en Abitibi. Dorénavant l'Abitibi sera plus rapprochée de la métropole et des autres grands centres: cela contribuera au plus grand développement de la région et la Province de Québec pourra alors prendre possession de marchés avantageux qui jusqu'à présent ont surtout profité à l'Ontario.

Un service d'autobus relie Amos aux centres les plus importants qui l'entourent: Senneterre, Val d'Or, Rouyn, Noranda, etc.

En hiver le transport se fait par "auto-neige".- Ce véhicule pouvant atteindre une vitesse de 50 à 60 milles à l'heure a l'aspect d'un avion sans ailes, avec l'hélice à l'arrière; la cabine, pour 4 ou 5 voyageurs, est montée sur de longs patins en bois.

"Le traîneau à chiens, qu'on appelle "kometik", est encore le moyen de transport le plus fréquent en hiver parce qu'utilisable pour ainsi dire par tous les temps" (1).

L'aviation, ce merveilleux mode de transport, a facilité la prise de contact avec les nouveaux terrains miniers et a permis aux prospecteurs de s'édifier et de prospérer. L'avion a stimulé, à l'exclusion de tout autre mode de transport, le développement de nos mines, en facilitant la reconnaissance des terrains, le déplacement des prospecteurs, le transport des provisions et du matériel.

La Canadian Airways Co. dont les bases sont à Rouyn, Amos, Senneterre, maintient des communications aériennes durant toute l'année. Un service régulier et fréquent est assuré entre Sullivan, Amos, Rouyn et même la ville Ontarienne de Kirkland Lake. L'avion de Montréal est quotidien

(1) Page 74. E.Benoist, L'Abitibi, pays de l'or.

e même que celui de Toronto. Le voyage de Montréal à Amos prend
trois heures à peine.

Il y a une ligne de chemin de fer qui relie
Amos à Montréal par la route de la Vallée de la Sagouine;
par cette ligne on peut aller à Amos en passant par
Sagouine et Lac Beauport ou en passant par
Lac Beauport et Sagouine.

Il y a aussi une ligne de chemin de fer qui relie
Amos à Montréal par la route de la Vallée de la Sagouine;
par cette ligne on peut aller à Amos en passant par
Sagouine et Lac Beauport ou en passant par
Lac Beauport et Sagouine.

Il y a aussi une ligne de chemin de fer qui relie
Amos à Montréal par la route de la Vallée de la Sagouine;
par cette ligne on peut aller à Amos en passant par
Sagouine et Lac Beauport ou en passant par
Lac Beauport et Sagouine.

Il y a aussi une ligne de chemin de fer qui relie
Amos à Montréal par la route de la Vallée de la Sagouine;
par cette ligne on peut aller à Amos en passant par
Sagouine et Lac Beauport ou en passant par
Lac Beauport et Sagouine.

Il y a aussi une ligne de chemin de fer qui relie
Amos à Montréal par la route de la Vallée de la Sagouine;
par cette ligne on peut aller à Amos en passant par
Sagouine et Lac Beauport ou en passant par
Lac Beauport et Sagouine.

Il y a aussi une ligne de chemin de fer qui relie
Amos à Montréal par la route de la Vallée de la Sagouine;
par cette ligne on peut aller à Amos en passant par
Sagouine et Lac Beauport ou en passant par
Lac Beauport et Sagouine.

181

CONCLUSION.

Tel est donc cet immense comté de l'Abitibi, avec son climat sain, ses ressources forestières et minières, ses eaux poissonneuses, ses terres arables et susceptibles de faire vivre une centaine de mille familles d'agriculteurs; avec ses cours d'eau qui, pourraient produire l'énergie nécessaire, au développement industriel et économique d'un pays progressif.

Il vaut certainement la peine qu'on s'occupe de l'avenir de l'Abitibi en colonisant davantage cette immense région.

Mais est-il absolument nécessaire de coloniser encore plus au nord dans la région du lac Matagami?

Il ne semble pas nécessaire d'ouvrir ce territoire avant une trentaine d'années encore. Pourquoi pousser les colons vers le nord?

Il y aurait lieu de garder plutôt nos gens sur les terres du Bas Saint-Laurent, et de les aider à fertiliser le sol par une technique améliorée.

On a objecté que ces terres étaient appauvries et même avec les meilleurs engrais, on ne pourrait réussir à redonner à ces terres leur rendement primitif. Mais alors comment se fait-il que les terres de vieux pays européens réussissent encore à produire normément. Ainsi la Campine en Belgique, autrefois un amas de sable, constitue aujourd'hui "des terres nouvelles qui égalent même en fertilité les jardins maraîchers; grâce aux engrais du commerce, à la chaux, au plâtre, aux adories et aux nitrates, ou convertit les landes en prairies artificielles de graminées et de légumineuses qui donnent récolte au bout de trois ans"

(1) Page 110. Albert Demangeon. Belgique, Pays Bas. Tome 11
Librairie Armand Colin 1927.

(1) Page 110

182

On serait alors tenté de croire que la colonisation au loin serait prêchée par nos gouvernements en vue d'améliorer le problème du transport. En effet, les gens utiliseraient les chemins de fer sur une plus longue distance, et le plus souvent possibles: ce qui signifie de plus grands revenus.

Mais on doit considérer avant tout la colonisation au point de vue social, et il semble qu'on devrait grouper nos gens plutôt que de les disperser. La population n'est pas encore assez dense pour qu'on cherche à l'établir sur les terres du lac Métagamis par exemple.

Continuons le travail déjà commencé en Abitibi, et tous ces efforts seront largement récompensés.

La colonisation, ce n'est pas seulement agrandir la puissance matérielle de notre province, c'est surtout continuer les traditions françaises, en conservant à notre race ses nombreux enfants à qui on assure d'avance un coin de la terre québécoise qui les attachera à elle pour toujours.

Etienne Lapanière.

BIBLIOGRAPHIE

183

- 1- L'Abitibi d'autrefois, d'hiver et d'aujourd'hui
par Pierre Trudelle.
Edition chez l'Auteur. Amos. Québec. 1937.
- 2- Mémoire 166. Géologie et gisements minéraux de la
région Rouyn-Harricana. (Québec) par H. C. Cooke.
W. F. James et J. B. Nawdsley.
Ministère des mines. Ottawa 1933.
- 3- L'Abitibi, pays de l'or, par Emile BENCIST.
Les Editions du Zodiaque, Montréal. 1938. 7.150-2
- 4- Flore Laurentienne, par Fr. Marie-Victorin? D. Sc.
Imprimerie de La Salle. Montréal. 1935.
- 5- Cours d'Histoire du Canada, par Ferland.
Vol. 1. Edition de 1861.
- 6- Belgique et Pays-Bas. Tome II. par Albert Demangeon.
Librairie Armand Colin 1927.
- 7- Bulletin de la Chambre de Commerce du district de
Montréal. Juin 1937.. L'Abitibi par Paul RANGER. G.R.
- 8- Annales Statistiques de la province de Québec.
Années de 1926 à 1938.
- 9- Actualité Economique. Avril 1939 Page 65.
Colonisation forestière par F. A. Angers.

184

- 10- Disponibilité et distribution des denrées agricoles. Ministère de l'Agriculture. Québec 1937.
- 11- Rapport préliminaire de l'Industrie du bois. Ministère du Commerce. Ottawa. 1937.
- 12- Rapport général des activités du Ministère de la Colonisation. Québec. 1939.
- 13- Rapports statistiques 1939. Ministère des Affaires Municipales, et l'Industrie et du Commerce. Québec.
- 14- Brochure de la Cie. Nesbitt-Thompson. Juillet 1939.
- 15- Gisements d'or et de cuivre des cantons de Dubuisson et Bourlamaque, par J. E. HAWLEY.
- 16- Mines Lamaque et Sigma et les environs, par L. V. BELL. Rapport annuel du Service des Mines de Québec. 1934.
- 17- La Mine d'or Canadian Malartic, par J. J. O'NEIL. Partie B. Rapport du Service des Mines de Québec 1934.
- 18- Partie Nord de la région de Dubuisson, par L. V. BELL. Rapport annuel du Service des Mines de Québec. 1935.

185-

- 1- M. l'abbé Albert MORASSE, missionnaire colonisateur en Abitibi et aumônier de la mine-école du Val d'OR.
- 2- Mons. J. E. LAFORCE, sous-ministre de la Colonisation à Québec.
- 2- Mons. J. E. JOUTURE, surintendant de la Colonisation aux Chemins de fer nationaux.